

Libretto

NICHOLAS JUBBER

SUR LES TRACES
DU PRÊTRE
JEAN

Traduit de l'anglais
par CARINE CHICHEREAU

libretto

Titre original :
The Prester Quest

© Nicholas Jubber, 2005.

Cartes et illustrations par Neil Gower.

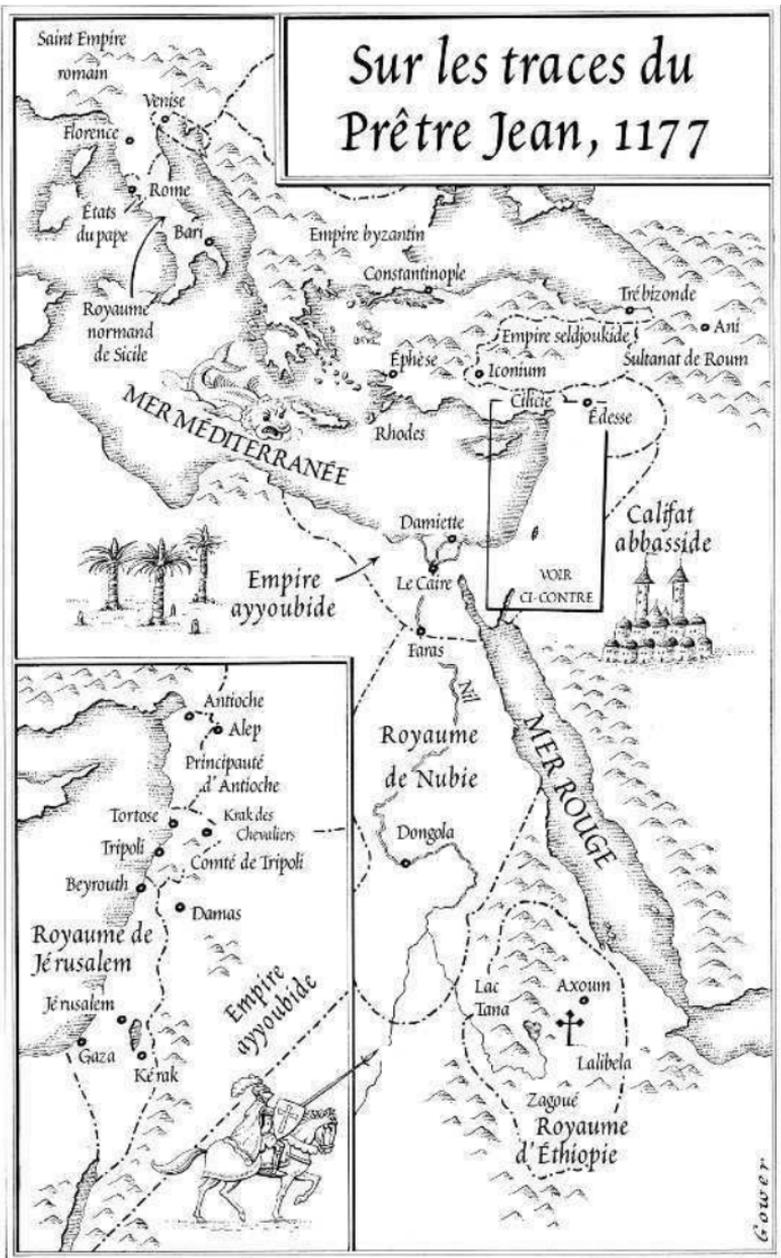
© Les Éditions Noir sur Blanc, Lausanne, 2011,
pour la traduction française.

ISBN : 978-2-7529-0769-1

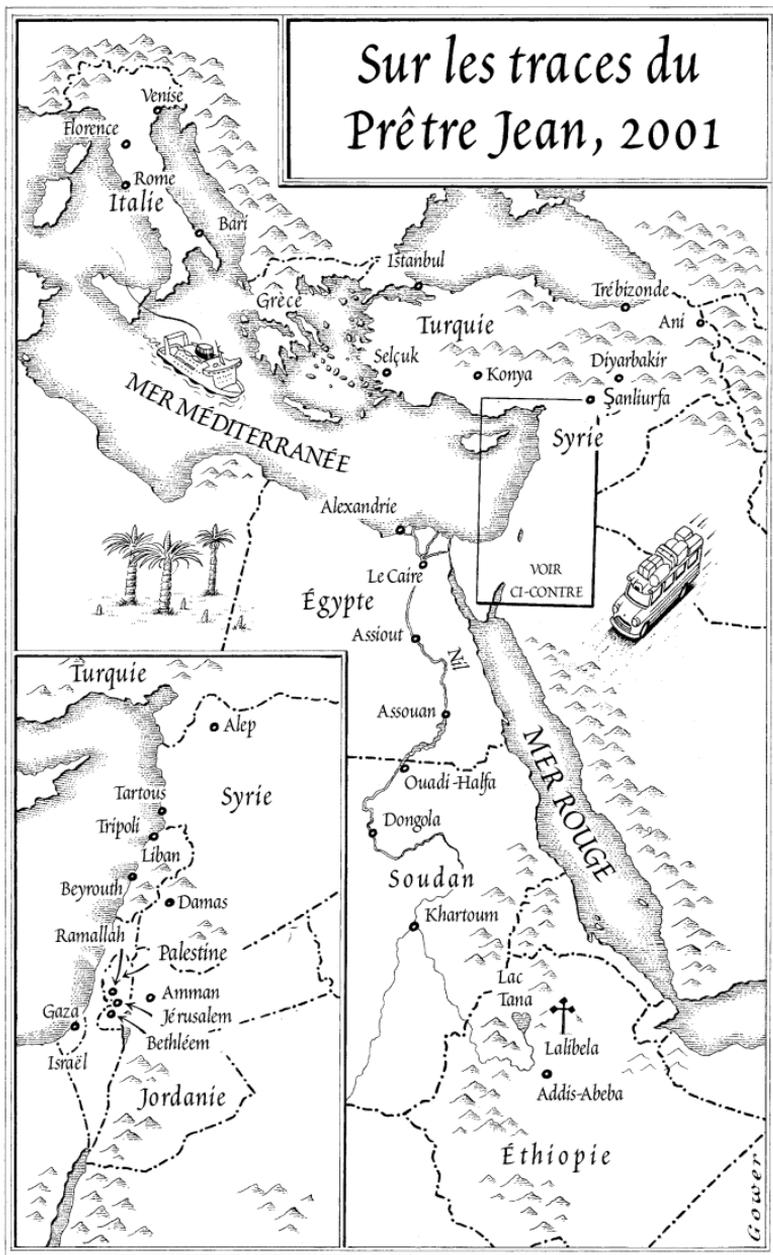
Né en Angleterre en 1977, diplômé d'Oxford, Nicholas Jubber a enseigné deux semaines à Jérusalem avant que ne débute la seconde Intifada qui le décide à partir en voyage à travers le Proche-Orient et l'Afrique de l'Est. Il est l'auteur de nombreuses pièces de théâtre et d'articles pour des journaux aussi prestigieux que *The Guardian*, le *Globe and Mail* ou *The Observer*. *Sur les traces du Prêtre Jean*, qui lui fut inspiré de ce premier voyage, a reçu le prix Dolman Travel Book. Son deuxième livre, *À la barbe des ayatollahs. Dans l'Iran et l'Afghanistan d'aujourd'hui*, est également publié aux Éditions Noir sur Blanc.

À mon père

Sur les traces du Prêtre Jean, 1177



Sur les traces du Prêtre Jean, 2001



REMERCIEMENTS

Par où commencer? J'ai accumulé une telle quantité de dettes, que si l'on revenait un ou deux siècles en arrière, je serais certainement pendu. Comme nous vivons une période plus clémente, je vais tenter de me racheter en exprimant ici ma gratitude.

Je remercie les Frères de la Salle, Maria Khoury et Abouna Iyad Twal, de nous avoir reçus, Mike et moi, et trouvé du travail lors de notre premier voyage en Terre sainte; je sais gré également à David et Nora Hirst pour leur aide et leurs généreux encouragements, très appréciés tout au long de cette aventure. Les prêtres du patriarcat latin, en particulier Abouna Raed Abusahlia, Abouna William Shomali, Abouna Maroun Lahham et Sa Béatitude le patriarche Michel Sabbah, nous ont toujours réservé un excellent accueil à chacun de nos passages à Jérusalem; tout comme le merveilleux père John-Luke Gregory. Je remercie pour leur hospitalité et/ou leur gentillesse lors de nos haltes dans différents endroits Johnny Van den Bergh, le père Tekle Mekonnen, monseigneur Khaled Akasheh, la famille Harb de Byblos, Abdul Rahman et sa famille à Ghada, Munther Twal, l'évêque Selim Sayegh, le frère Michel Awit, Sa Béatitude le patriarche Nasrallah Sfeir, le docteur David Wasserstein, George Hintlian, Diala Sa'adeh, Raymond Stock et le docteur

Youssouf Fadl Hasan. En Grande-Bretagne, ma gratitude va à Michael Adams, William Dalrymple, Jack Arbuthnot, Hrathe Koundarjian, Charles Malas et Chris Doyle, et un grand coup de chapeau au père Henry Wansbrough qui nous a aidés à traduire la lettre de Maître Philippe et nous a familiarisés avec le désert de Judée. De nombreux éditeurs de journaux et magazines nous ont commandé des articles et nous ont encouragés, en particulier Philip Lawler à Washington. Je remercie ma famille pour son soutien, en particulier ma mère (qu'elle me pardonne de lui avoir causé tant de souci!). Les professeurs Bernard Hamilton et Arkady Hodge nous ont apporté des conseils très précieux sur le plan historique, et m'ont suggéré toutes sortes de corrections, pour lesquelles je leur suis très reconnaissant. Il en va de même pour mon agente Maggy Noach, mon éditeur Simon Taylor et Deborah Adams de Transworld, qui m'ont aidé à évacuer les passages verbeux et pompeux – vous ne pouvez mesurer ce que vous leur devez! J'aurais des douzaines d'autres personnes à remercier – qui nous ont assistés au cours de ce voyage, ou de l'écriture de ce livre – et je présente mes excuses à tous ceux que je n'ai pas cités.

Plus qu'envers tout autre, et j'espère que ce sera évident à la lecture de ce livre, j'ai contracté une dette indéfectible auprès de mon compagnon de route, Mike Hirst. Son brio et sa détermination furent pour moi une extraordinaire source d'énergie et, sans lui, je n'aurais tout simplement pas pu accomplir le voyage relaté dans ces pages, ni même écrire ce livre. Mike: *shukran jazilan, habibi!*

LE MÉDECIN INVISIBLE

Ma première rencontre avec le Prêtre Jean – prêtre-roi des Indes et détenteur de la fontaine de Jouvence – a eu lieu en pleine Intifada.

Jérusalem : octobre 2000. Un moine éthiopien passe en courant devant la chapelle de Simon de Cyrène, en tenant le bas de sa robe de serge. Deux vieux Arabes rangent leur jeu de backgammon ; les pièces résonnent dans la boîte tandis qu'ils se retirent dans une ruelle sur la pointe des pieds. Derrière eux, mitraillettes dépassant de leurs gilets pare-balles, deux colons israéliens se fraient un chemin entre deux tentes noires, symboles de la féminité palestinienne. La via Dolorosa est réduite aux composantes essentielles de la bataille : l'armée israélienne contre la jeunesse palestinienne.

Les soldats vêtus de kaki entourent la chapelle : jeunes hommes à la mâchoire serrée, aux bottes assorties à la brique ; adolescentes se mordant la lèvre, leurs armes suspendues au bout des doigts. Derrière des boucliers de plastique renforcé, ils se ramassent sous une arcade, attendant qu'on vienne les provoquer. Les Palestiniens se rassemblent près de la chapelle ; des djellabas et blousons de cuir dépassent de l'étal rayé d'un marchand ambulant, qui exhibe des T-shirts portant l'inscription « On m'a jeté des

pierres à Jérusalem ». Nul ne s'intéresse à ce qu'il vend : tous les regards sont braqués sur le chemin menant au mur des Lamentations.

Bâtons, pierres, une chaise en contreplaqué : la rue retentit quand ils tirent depuis un toit, puis atterrissent sous des parachutes de poussière. Nez et casques sortent de sous l'arcade quand survient l'accalmie. Ils se rétractent quand un cri précède un énorme bruit sur le sol. Quelqu'un s'est débarrassé d'un divan.

« Viens, Nick! »

La main de Mike saisit mon épaule et il s'avance. Je le suis d'un pas prudent – tout ce qu'il voudra – mais ce *tchac!*, ce ne serait pas le bruit d'un cran de sûreté? Un soldat s'écrie :

« En arrière! »

Puis un long *booooooum!* et je remarque (avec soulagement) que Mike et moi nous trouvons tous les deux du bon côté d'une mitrailleuse, tenue à l'horizontale.

« Tirez-vous! » aboie le soldat dont l'arme sert pour l'instant de cordon de sécurité.

Puis les tirs reprennent. Comme les cris.

Mike et moi étions arrivés à Jérusalem trois semaines avant le début de l'Intifada : juste assez pour apprendre à nous orienter, voir les principaux sites et dénicher les meilleurs baklavas. Ensuite, la ville s'était transformée en flipper, dont les boules étaient tirées par des lance-pierres, des fusils automatiques et des lance-roquettes de longue portée. Devant le mur des Lamentations, les juifs se balançaient, tandis que les pierres volaient depuis la mosquée Al-Aqsa. Chaque pierre multipliait le nombre de prières en hébreu, et chaque prière décuplait le nombre de pierres. Des petits garçons armés de frondes s'élançaient au-devant des tanks pour rentrer chez eux sur des civières. Mike et moi donnions

des cours dans une école de la vieille ville. Nos élèves venaient en classe avec des balles en caoutchouc ramassées sur les lieux des combats. Ils retroussaient leur pantalon et c'était à qui remporterait le titre de « Blessé de la Semaine ».

C'est à dix ans que j'ai éprouvé pour la première fois le désir de visiter le Moyen-Orient. Pour mon anniversaire, on m'avait offert les *Trésors de la littérature pour enfants*, recueil de contes qui comportait plusieurs récits des *Mille et Une Nuits*. J'imaginai que je tournais la manivelle du cheval enchanté, que j'attrapais les ailes de l'oiseau Roc de Sindbad alors qu'il filait sur un souffle d'air oriental. Hélas, les chevaux du Hertfordshire n'étaient pas d'ébène, et aucune des personnes que je connaissais n'avait jamais pêché un génie dans la rivière Chess. Aussi, quand Noël m'a apporté une vieille porte peinte censée imiter le TAR-DIS du Dr Who¹, j'ai décidé de partir à la place pour la planète des Cyborgs.

Des années plus tard, bien après que des obstacles techniques m'eurent obligé à renoncer à mes ambitions extraterrestres, mon intérêt pour l'Orient s'est réveillé.

Je travaillais comme grouillot dans une maison d'édition où je passais tant de temps à faire du café pour mes supérieurs que je craignais de me transformer en percolateur.

« T'as pas l'intention de faire ça toute ta vie, quand même ? » m'a dit Mike, qui revenait tout juste de Bangalore où il était entraîneur de cricket.

Tandis que le whisky *Teacher* coulait dans des tasses à café ébréchées, un plan a été élaboré. Nous quitterions

1. *Doctor Who*, célèbre série britannique de science-fiction. Le TAR-DIS est une machine à voyager dans l'espace et dans le temps, qui ressemble à une sorte de cabine téléphonique. (*Note de la traductrice.*)

Londres en toute hâte (hic!), nous nous arrêterions à Jérusalem (nouveaux hic!) pour y enseigner l'anglais (encore quelques hic!). Nous écrivions divers articles (quelqu'un a ouvert la fenêtre) sur les dernières étapes du processus de paix (« Nom de Dieu, Nick! Toutes les fleurs sont foutues! »).

Nous n'avions simplement pas envisagé que ces dernières étapes consisteraient en des échanges de pierres, de slogans religieux et de balles dum-dum.

Même l'école était en proie au chaos. Ceux qui fumaient en cachette, sortant de derrière des murs de brique aux couleurs de gâteaux, le visage rouge et les doigts brûlés, étaient en guerre contre les mordus de basket, qui détestaient les amateurs de musique, qui ne cessaient de s'en prendre à ceux qui traînaient dans les cages d'escalier, qui haïssaient ceux qui jouaient à l'Intifada. Quant à ces derniers, ils se divisaient en trois sectes antagonistes: les « manifestants » qui jetaient des billes; les « ambulanciers » qui parcouraient la cour en hurlant comme des sirènes; et les costauds qui avaient réussi à mettre la main sur un bâton, les « soldats israéliens ». C'était un réseau d'identités tribales aussi irréconciliables et incontrôlables que n'importe quel autre au Moyen-Orient. Ce qui ramenait le travail d'enseignant à celui d'apprenti diplomate à l'ONU.

– Ouvrez *Les Hauts de Hurlevent* à la page quarante-trois. Silence.

– Samir! Arrête de jeter de l'encre sur Ahmad. *Les Hauts de Hurlevent*?

Silence.

– Jamal, où est ton livre? Ibrahim, veux-tu bien rendre son livre à Jamal?

– M'sieur, pourquoi on lit cette histoire?

– Eh bien, c'est parce que... Samir!

Par contre, quand le prof, finalement réduit à l'état de bouilloire fumante d'exaspération, demande : « Très bien, qui pense qu'Arafat va faire un compromis avec Barak ? », les mains se lèvent, fusent, se dressent en l'air.

– Les pourparlers vont nulle part.

– Pourquoi les pays arabes n'aident pas ?

– M'sieur, c'est vrai qu'il y a un monstre dans un lac en Écosse ?

Très rythmé, très excitant, bien sûr. Mais en permanence ? Parfois, tout ce dont j'avais envie, c'était d'un peu de calme. Alors, il m'arrivait de quitter l'école en douce pour faire un tour à la bibliothèque des Franciscains, derrière la chapelle de la Flagellation. Là, régnait un silence profond (mis à part le grattement de quelques taille-crayons). J'y ai découvert des quêtes mythiques, divers poètes errants, et de jolies damoiselles vêtues de pelisses de soie damassée. J'y ai rencontré les croisades. Ainsi qu'un Templier qui avait transformé la mosquée Al-Aqsa en toilettes ; un prince syrien qui, craignant un coup d'État, avait fait enterrer vivant son frère ; des querelles portant sur la propriété de reliques ; la profanation de lieux saints ; et des débats sur le statut de Jérusalem. Je n'avais pas quitté l'Intifada, je l'avais seulement retrouvée sous d'autres oripeaux. Les coups de feu qui s'échangeaient aux abords de la bibliothèque marquaient un changement de technologie, pas de mentalités.

Même les différences matérielles liaient le passé au présent, car beaucoup des éléments sur lesquels se fondait la civilisation occidentale – depuis les découvertes mathématiques qui avaient précédé la révolution industrielle, jusqu'à la soie et le brocart qui fournissaient les garde-robes européennes – trouvaient leur source à l'époque des croisades. Le médiéval et le moderne : imaginez des trains roulant sur des tracés circulaires, avançant dans

des directions opposées ; mais une fois de temps en temps, les circuits se rapprochent, si bien qu'un passager, depuis son compartiment bien éclairé, peut regarder à travers la vitre embuée de l'autre. Soumis au même joug, en comprimant les siècles pour créer des passerelles aussi épaisses que le sang ; aussi lointains et proches que les extrémités d'un arbre généalogique.

Tous ces liens faisaient resurgir l'époque des croisades. Mais il existait aussi d'autres histoires plus étranges, en marge de cette filiation ; j'ai ainsi pénétré dans un monde dont les rapports avec le présent s'étaient depuis longtemps dissous.

En 1165, soixante-six ans après que les croisés eurent pris Jérusalem, une lettre adressée à Manuel Comnène, l'empereur romain d'Orient, fit son apparition en Europe occidentale. Elle décrivait un royaume extraordinaire où l'on pouvait gravir la tour de Babel, rencontrer les tribus perdues d'Israël et, si l'on était infirme mais fervent chrétien, être guéri par une pierre magique. Manuel aimerait-il s'y rendre ? Il s'apercevrait très vite que sur les plans suivants : « or, argent, pierres précieuses, bêtes de toutes sortes et nombre de peuples », l'auteur de cette lettre était « inégalé sous les cieux ». On pourrait croire que ce type était très imbu de lui-même, alors qu'en réalité il était d'une grande humilité. Qu'importe que son lit fût de saphir ! Et qui pouvait lui reprocher son sceptre d'émeraude ? Et pourquoi la garde-robe royale, débordante d'habits en peau de salamandre qu'on nettoyait par le feu, paraîtrait-elle désuète ? En fait, il était d'une humilité incontestable – après tout, il laissait bien à ses hôtes des titres comme celui de protopape, se réservant la simple appellation de « presbytre », ou prêtre. Son nom allait devenir synonyme d'exotisme insaisissable à travers toute la chrétienté : c'était le Prêtre Jean.



Figure 1 : Le royaume des croisés, 1099-1990.

Cette lettre créa un véritable événement. Les scribes la transcrivirent en latin, en slave ancien, et dans toutes les langues d'importance ; les ménestrels chantaient le Prêtre Jean, les nobles discutaient ses faits et gestes, et en 1177, le pape Alexandre III se désigna même comme son correspondant. Il lui écrivit une réponse et la fit porter par son médecin, Maître Philippe, qui disparut en Orient, et dont on n'entendit plus jamais parler.

J'étais fasciné par l'histoire du Prêtre Jean. Elle exhalait une atmosphère mystérieuse, magique, que d'une certaine manière je retrouvais sur un toit que j'avais l'habitude de traverser, raccourci menant du quartier musulman à l'école. Sur le toit de l'église du Saint-Sépulcre, après les sacs-poubelle constellés de chats ivres de soleil et les gamins jouant au foot entre les murs de calcaire érigés par les Ottomans, se trouve le monastère du Sultan. Un dôme en forme d'œuf se dresse au milieu d'une cour, près d'un olivier qui doit avoir assisté au sacrifice avorté d'Isaac par Abraham. Derrière, une rangée de maisons en torchis, aux portes criblées d'impacts de balles, surmontées de linteaux en tôle ondulée. Devant l'une d'elles, un membre de la communauté éthiopienne qui vivait au monastère. Il portait un *shemma* blanc, le châle des prêtres, et une calotte noire, carrée. Dans une main, il tenait une canne, dans l'autre, un livre relié de cuir aux pages teintées de rouge.

– Chrétien ? a-t-il dit d'une voix rauque et métallique.

J'ai hoché la tête.

– Orthodoxe ?

– Catholique.

– Bienvenue, a-t-il conclu en haussant les épaules.

L'endroit était paisible, bien loin du tumulte de l'Intifada. Assis sur une marche à côté du prêtre, je l'ai questionné sur son pays natal. Sur ses joues noires brillaient de blanches étincelles de soleil.

– Gon-daar, Tana... La-li-be-la, a-t-il répondu avec une voix rocailleuse, s'exprimant autant par ses yeux brillants que par ses lèvres desséchées.

Je ne savais pas grand-chose de tous ces endroits. Mais chacun d'eux avait une résonance magique : châteaux de conte de fées ; source du Nil Bleu ; tombeau du grand roi du XII^e siècle, Lalibela, dans une église troglodyte creusée dans le tuf rose. Ses doigts se sont mis à papillonner dans l'air, puis ses poignets se sont rejoints, ses mains s'ouvrant et se fermant comme les mâchoires d'un crocodile.

« Éthiopie », a-t-il dit avec un large sourire.



Au cours des quatre siècles où prospéra la légende du Prêtre Jean, son royaume devint de plus en plus fantaisiste. Au fur et à mesure que les écrivains publics concoctaient en hâte la dernière édition de la lettre, ses sujets acquéraient des cornes, des sabots, ou encore des têtes de chien. Ainsi vit-on l'apparition de sciapodes (dont le pied unique leur permettait de se protéger du soleil, comme une ombrelle), des cannibales qui se repaissaient de leurs parents, mais aussi de voyageurs européens de hasard – ceux-ci n'appréciaient pas toujours l'expérience. Au début du XIV^e siècle, un moine franciscain du nom d'Odoric de Pordenone situa le Prêtre Jean à cinquante jours à l'ouest de Pékin.

« Pas un centième n'est vrai de ce qu'on raconte sur lui, comme si tout cela était indéniable », grondait-il.

Toutefois, un contemporain d'Odoric avait un avis différent. Jean de Mandeville, chevalier de Saint-Alban, assurait à ses lecteurs que le Prêtre Jean était en tout point aussi merveilleux qu'il le prétendait et qu'il vivait bel et bien dans les Indes du Nord. Mandeville le savait bien :

il y était allé lui-même. Il avait vu les hommes à cornes, ivres de la fontaine de Jouvence ; il avait rencontré des vierges qui protégeaient leur vertu en glissant les sécrétions de serpents venimeux dans une partie sensible de leur anatomie. Son récit de voyage demeura fort populaire jusqu'à l'époque victorienne, où il fut discrédité.

Les différences entre Mandeville et son camarade voyageur soulignent ce qu'il y a de plus déroutant dans l'histoire du Prêtre Jean. Où donc se trouvait-il ? Vivait-il seulement sur terre ? Tant de détails de son royaume (la fontaine de Jouvence, le lait et le miel, l'absence totale du mensonge) recréaient le mythe du paradis ! Un des fleuves qui arrosaient ses terres sourdait même du jardin d'Éden. La découverte du royaume du Prêtre Jean révélerait-elle l'endroit où Adam et Ève avaient tout d'abord vécu ? Nul ne parvenait à le situer, et le Prêtre Jean lui-même était avare de précisions géographiques. Il admettait être suzerain des « Trois Indes », mais cela pouvait se trouver n'importe où entre le sud de la mer de Chine et la corne de l'Afrique. Aussi le meilleur moyen de résoudre l'énigme était-il de procéder par élimination. En Inde, il n'y avait pas suffisamment de chrétiens, les Mongols tartares adoraient le vent ; quant au grand khan de Chine, on ne pouvait guère le qualifier de prêtre-roi. L'Afrique, en revanche... Éliminant l'Asie de par leurs connaissances géographiques, ceux qui s'étaient lancés dans la quête du Prêtre Jean se tournèrent vers la corne de rhinocéros de la mer Rouge. Dans les années 1330, le frère Jourdain de Séverac écrivit ses *Mirabilia descripta* sur l'Orient, dans lequel il recensait des terres chrétiennes pleines de pierres précieuses, de monstres et de montagnes d'or gardées par des griffons. Son roi était « plus puissant que tout homme sur terre », et ce lieu s'appelait « Æthiopia ».

Pourtant, le lien avec l'Éthiopie avait peut-être été établi plus tôt.

Sir Henry Yule, grand spécialiste victorien des récits de voyage médiévaux, émit l'hypothèse que, dès 1177, on avait situé le Prêtre Jean en Éthiopie. Le pape Alexandre, dans sa lettre au prêtre-roi, fait observer que son médecin, Maître Philippe, avait rencontré des sujets du Prêtre Jean « *in partibus illis* » (« dans ces contrées »). Ils souhaitaient obtenir une chapelle à Jérusalem. D'après Yule, il ne pouvait s'agir que de ce peuple. Les Abyssiniens, comme on appelait alors les Éthiopiens, étaient des monophysites dont le guide spirituel était le patriarche copte d'Alexandrie. Ils avaient demandé aux seigneurs catholiques de Jérusalem qu'on leur donnât une chapelle, et qu'on les soutînt contre le patriarche. Ils reçurent la chapelle et le monastère que j'ai visités sur le toit de l'église du Saint-Sépulcre. Mais ce n'est pas le pape qui les leur accorda.

En 1187, l'essentiel du royaume d'Outremer (c'est-à-dire des croisés) fut reconquis par les puissants guerriers musulmans de Saladin lors de la bataille décisive de Hattin, suivie trois mois plus tard par la prise de Jérusalem. Peu de temps après l'accession de Saladin au pouvoir (mais peut-être pas avant 1250), les Éthiopiens purent disposer de leur premier lieu de culte dans la Ville sainte.

L'ascension de Saladin correspond à la mission de Maître Philippe. C'était une période critique pour les croisés, où les petits fiefs musulmans s'unissaient tandis que les Francs se battaient entre eux, extrémistes contre modérés. Mais pourquoi, alors que les porteurs des messages évangéliques du pape étaient toujours des membres du clergé, avoir ainsi honoré cet obscur médecin en lui confiant une mission aussi cruciale ? Ceux qui plus tard

se lancèrent dans la quête du Prêtre Jean étaient tous des moines, comme Guillaume de Rubrouck, envoyé auprès des Mongols au XIII^e siècle ; Alberto da Sarteano, parti de Fiesole environ deux siècles plus tard ; Francisco Alvares, dont l'*Information véridique sur les terres du Prêtre Jean* raconte sa mission en Éthiopie au XVI^e siècle. Les documents historiques ne sont guère utiles : ils ne mentionnent même pas Maître Philippe. Les seules informations proviennent de la lettre même du pape Alexandre.

La bibliothèque des Franciscains est un véritable dédale. Or la plupart des labyrinthes possèdent un gardien, que dans le cas présent les poètes arabes du Moyen Âge auraient pu comparer à un œillet. Elle avait en effet des lèvres rouges et charnues, une peau de satin, et au fond de ses yeux d'un bleu intense on pouvait lire : ARRÊTEZ DE ME REGARDER COMME ÇA ! Avec ses ongles en forme de stylo-plume, elle m'a désigné une réserve qui évoquait une caverne. Face à nous, un mur métallique, agrémenté d'une série horizontale de roues. Elle a actionné l'une d'elles. Le métal a cédé sa place à une travée aux parois recouvertes de vieux volumes, d'où s'échappait l'odeur moisie des manuscrits craquelés. Au bout de ce couloir secret, cachée sous des lettres à la feuille d'or et un froissement de papier, se trouvait l'épître du pape Alexandre au Prêtre Jean.

Moi, l'évêque Alexandre, serviteur des serviteurs de Dieu, à mon cher fils en Jésus-Christ, l'illustre et magnifique roi des Indes, je souhaite santé et bénédiction apostolique.

Le siège épiscopal apostolique que nous occupons, bien que nous n'en soyons point digne, est la tête maîtresse de tous les croyants en Jésus-Christ. Le Seigneur l'atteste,

qui a béni Pierre (dont, bien qu'indigne de l'être, nous sommes le successeur) en lui disant : « Tu es Pierre, et sur cette pierre je bâtirai mon Église » (Matthieu 16). Le Christ souhaita que cette pierre fût la pierre fondatrice de l'Église, prédisant qu'elle ne serait ébranlée par nulle tourmente ni tempête...

Pour résumer : « Le pape, c'est moi ! Pas toi. Incline-toi devant moi sinon tu iras pourrir dans un coin des enfers où on t'enfermera dans un coffre de pierre brûlante. » Même selon les critères peu exigeants de la correspondance papale, c'est une lettre sans éclat. Aucune référence n'est faite aux légendes hautes en couleur associées au Prêtre Jean, bien qu'elles soient suggérées dans l'avertissement selon lequel le roi « devrait être moins imbu de richesse et de pouvoir ». À la place, on trouve des citations des Évangiles, de la rhétorique cicéronienne et une bonne dose de suprématie papale.

Pourtant, malgré tout le machisme canonique, le pape fait mention de son émissaire. Il décrit Philippe comme « prévoyant et discret, circonspect et prudent », et il exhorte le roi à « le recevoir avec la bienveillance qu'il convient et le traiter avec un zèle plein de révérence ». Jamais je n'ai lu document diplomatique exprimant de telles recommandations pour son porteur. En dehors de cette lettre, hélas, nous ne savons rien de Philippe : il est médecin, c'est une référence en matière de doctrine catholique ; il est membre de la suite du pape, et il a voyagé « dans ces contrées ». Au-delà s'étend un océan de spéculations aussi obscur que le voyage qu'il allait entreprendre.

Ce soir-là, j'ai dessiné une carte. Je l'ai coloriée à la craie grasse, j'ai écrit au feutre les noms des lieux,

gribouillé un dragon rouge au crayon de couleur, dans l'angle en bas à droite, puis tracé une ligne en pointillé reliant Venise à l'Éthiopie au terme de maints détours.

– Tu veux faire quoi ?

Mike, qui peignait ses cheveux bruns bouclés, a tapoté la croix au feutre qui marquait l'emplacement de la capitale éthiopienne médiévale de Lalibela.

– Porter l'épître confiée à Maître Philippe, ai-je répondu avec grandeur. Elle a déjà huit cent vingt-trois ans de retard.

Allongé sur le dos, Mike a étudié ma carte d'un air sévère.

– Qu'est-ce que tu en penses ?

Son poing droit est bruyamment venu frapper sa main gauche, ce qu'il faisait souvent pour souligner quelque chose. Puis, avec son habituel dédain pour les négations, il a proposé :

– Ça me dirait bien de faire un petit tour à Diyarbakir. Par contre, je vois pas l'intérêt du détour par l'Arménie et la Géorgie. Et... c'est quoi, ça, au Soudan ? On dirait le logo d'une canette de bière.

– C'est un château.

Après de longues heures de débats et de multiples discussions, où nous n'avons cessé de couper, modifier, remodeler notre itinéraire, un jour de printemps, Mike a enfin célébré par un coup de poing retentissant dans sa paume l'établissement définitif de notre parcours.

« Génial ! » s'est-il exclamé.

Si j'étais un bâtiment médiéval, je pense que je serais une tour d'horloge – haute et fine, la tête dans les nuages. Mike, lui, serait un château. Des chevaliers en haubert patrouilleraient sur ses ailes crénelées, et ses entrailles regorgeraient de basiliques. Cependant, comme il n'est pas

une construction médiévale, il lui faut mettre au point des stratégies plus subtiles. La scène : un checkpoint israélien aux abords de Bethléem. Les acteurs : Mike, moi et un soldat équipé d'une mitrailleuse.

SOLDAT. – Vous ne pouvez pas traverser.

MIKE. – Pourquoi ?

SOLDAT. – Les Arabes vont vous tirer dessus.

MIKE. – Foutaises. On continue, sinon on vous dénonce pour atteinte à la liberté religieuse.

SOLDAT. – Mes ordres sont...

MIKE. – Rien à foutre. (Il passe devant le soldat, puis se retourne.) Allez, viens, Jubber !

Je savais que voyager avec Mike serait une expérience très divertissante. Je savais aussi qu'il devait commencer à travailler en septembre ; or, nous ne pouvions partir avant le mois de mai, ce qui, sans remettre en question notre voyage, nous obligerait à ne pas perdre une minute. Mike et moi étions amis depuis quatre ans, depuis une réunion d'étudiants de première année où il s'était assis à grand bruit en croquant une pomme, tandis que moi et la plupart des autres nous tremblions, nerveux, les yeux rivés sur nos aînés qui nous présentaient les lieux. Nous nous étions affrontés pour savoir qui obtiendrait telle chambre dans tel dortoir, puis au jeu du *puzzle-bubble*, de temps à autre sur des questions sentimentales et, dans un esprit de compétition plus atténué, nous rivalisions par le biais de nos dissertations, comparions nos traductions de vers du vieil anglais, et passions des nuits entières à discuter du statut ontologique des chats et des chiens. À présent nous nous disputons pour savoir qui écrirait telle partie des articles variés que nous espérions vendre à des magazines pour financer notre voyage en Éthiopie.

CHEF
Prêtre Jean L'homme le plus puissant du monde

AGENTS DE DIEU	
Pape Alexandre III Chef spirituel des chrétiens d'Occident	Calife de Bagdad Chef spirituel (et nommément politique) des musulmans sunnites
Rabbi Azariah Chef de l'Académie de la Terre d'Israël, basée à Damas	

POTENTATS		
Saladin Sultan de l'Empire ayyoubide, d'Egypte et de Syrie	Manuel Comnène Empereur romain d'Orient	Frédéric Barberousse Saint Empereur romain germanique
		Kilic Arslan II Sultan turc-seldjoukide de Roum

AGITATEURS		
Raymond III de Toulouse Comte de Tripoli versé en langue et culture arabes	Le Vieux de la Montagne Chef de la secte des Assassins en Syrie	Odon de Saint-Amand Grand maître de l'ordre des Templiers
		Hassan Gavras Vizir de Kilic Arslan, passé du côté byzantin
		Goumouchékine Gouverneur rusé d'Alep

CÉLÉBRITÉS		
Oussama Ibn Mounqidh Arabe polymathique, chasseur, conspirateur, auteur de mémoires et d'un livre sur la fonction des bâtons	Dame Maenz de Montagnac Canon de beauté qui éveilla les ardeurs de Richard Cœur de Lion	Andronic Comnène Mulle grec charismatique ; il séduisit Philippa d'Antioche et eut une histoire sentimentale avec la reine Théodora de Jérusalem
	Aliénor d'Aquitaine Brillante reine qui eut des aventures en France, en Angleterre et en Orient	Marie Comnène Eut successivement des maris croisés et non croisés et poussa ses favorites à l'imiter
		Gog et Magog Barbares de la race de l'Apocalypse, enfermés quelque part en Orient

ARTISTES					
Magister Leoninus Maître polyphonique de Notre-Dame ; plus grand compositeur d' <i>organum</i> de son temps	Chrétien de Troyes Auteur de la légende arthurienne, incluant pour la première fois celle du Graal	Archipoète Chevalier allemand qui vécut de la charité du chancelier de Barberousse et écrivit sur l'amour, la boisson et le jeu	Farid ud-Din Attar Poète soufi qui s'occupait du commerce des parfums, il écrivit une quarantaine d'ouvrages et vécut jusqu'à l'âge de cent dix ans	Marie de France Auteur de superbes poèmes	Goupil le Renard Coureur de jupons rusé, héros d'un cycle de fables populaires

GROSSES TÊTES					
Maimonide Médecin, chef des juifs d'Égypte, commentateur influent de la Mishna ; il écrivit des traités médicaux, dont un sur l'impuissance	Guillaume de Tyr Historien des croisades large d'esprit	Gérard de Crémone Plus grand traducteur de son époque ; il traduisit notamment les <i>Seconds analytiques</i> d'Aristote et le <i>Livre du syllogisme</i> d'Al-Farabi	Jean de Salisbury Ennemi du vice ; ami de Thomas Becket et évêque de Chartres ; auteur de <i>Polariticas</i> et du <i>Metalogicon</i>	Roger de Salerne Célèbre médecin ; auteur de traités de chirurgie en Occident ; il recommandait les algues pour guérir les goîtres	Hildegard von Bingen Sœur visionnaire, auteur d'ouvrages de magie et de médecine ; pour lutter contre le vice elle préconisait la prière, le jeûne et la flagellation
			Averroès Auteur arabe d'une encyclopédie de médecine et de travaux sur la logique, la physique, la psychologie, la métaphysique, la justice, la théologie, l'astronomie et la grammaire	Isaac l'aveugle Kabbaliste juif coauteur du <i>Livre de la clarté</i>	
LE TOUT-VENANT					
Hommes aux longues barbes tressées, qui buvaient de la bière au petit déjeuner et dormaient sur de la paille			Femmes vêtues de guimpes, qui avaient beaucoup d'enfants et faisaient en sorte que leurs cabanes de clayonnage ne soient pas trop propres, car les mauvaises odeurs repoussaient le Malin		
				Maître Philippe	

Figure 2 : Who's who en 1177.

Il y avait cependant une chose qu'il me fallait éclaircir avant de me lancer dans la traversée de trois continents avec lui. Un phénomène m'avait frappé à Jérusalem : son père semblait y connaître plus de monde que le roi de Jordanie. Après que dix inconnus eurent accosté Mike au cours de notre promenade à travers la Vieille Ville, lui demandant des nouvelles de son père, j'ai décidé de tester ma théorie d'une mafia locale, dont Mike serait l'héritier.

Il a haussé les épaules, un sourire jusqu'aux oreilles, semblable à une tranche de melon :

– Oh, c'est juste des chevaliers.

– Des chevaliers ?

Dans ma tête a surgi une vision de son père, une cote de mailles à la place de la veste, une masse d'armes de croisé en guise de club de golf.

– Ben oui, les chevaliers du Saint-Sépulcre. Mon père est à la tête de la branche Angleterre Pays de Galles.

– Mais, en fait... ils ne se battent pas vraiment ?

– Se battre ? Bien sûr que non ! C'est une association caritative. Ils se déguisent avec de grandes robes bordées de fourrure et bâtissent des tas d'écoles.



De retour à Londres, début 2001, je me suis mis à la recherche d'une éventuelle source de renseignements sur le Prêtre Jean que je n'aurais pas encore identifiée. Peut-être existait-il une Société des amis de Maître Philippe qui savait tout sur lui, depuis la forme de son nez jusqu'à son troubadour préféré ? J'ai écrit à une douzaine d'universités, puis j'ai attendu que les réponses arrivent dans ma boîte aux lettres.

« Je ne pense pas que mes connaissances en la matière puissent rivaliser avec celles des autres. »

« Mon collègue Untel est un grand expert. »

« C'est très gentil à lui de dire cela. Hélas ce n'est pas vrai. »

« Adressez-vous à X. »

« Je suis à la retraite. »

Des mois durant, j'ai fait des recherches sur Maître Philippe. En vain. Les médiévistes britanniques les plus éminents étaient incapables de me fournir le plus petit renseignement. J'aurais dû être désespéré.

En fait, cela m'a galvanisé. Un inconnu envoyé en mission Dieu sait où, englouti dans un trou noir académique ! Maître Philippe s'avérait aussi insaisissable que le Prêtre Jean. S'il avait mené à bien sa mission (et au départ, il devait entretenir un certain espoir de succès), il aurait pu devenir le plus grand explorateur de son époque. Au lieu de cela, il a sombré dans l'oubli. Il ne manqua à personne, on ne porta pas son deuil, et son décès ne fut même pas enregistré. Il y avait là quelque chose de moderne et mythique à la fois : le petit homme perdu dans le vaste monde.

C'était un parchemin vierge sur lequel je pouvais broder tous les détails que je voulais, et les sources où les glaner étaient nombreuses. Car l'époque n'était pas banale : c'était un véritable âge d'or, une brève période de rencontre entre l'Orient et l'Occident – en tant qu'ennemis, il est vrai, mais (et c'est là ce qui rend cette période unique) sur un pied d'égalité. Avant les croisades, l'Europe était plongée dans l'obscurantisme : à peine lettrée, dépourvue de chevalerie, de fabriques de papier, et de bonnes manières. Quand les croisés furent boutés hors de l'Orient, les conquêtes mongoles replongèrent la péninsule Arabique dans les âges obscurs. Pourtant, pendant une brève période, le monde méditerranéen brilla de tous ses feux. Oubliées les haïres et la rareté de l'eau. Vive le XII^e siècle !

Le Prêtre Jean pouvait bien s'autoproclamer « le plus glorieux de tous les mortels », mais au sommet de quel zigourat s'était-il juché ?

Tandis que je préparais mon voyage, nombre de ces personnages – Chrétien de Troyes, Goupil le Renard – sont venus rejoindre les compagnons que j'avais déjà décidé d'emporter dans mes bagages pour me guider à travers le monde de Maître Philippe. Et maintenant, merci de réserver un accueil chaleureux au rabbin errant Benjamin de Tudèle, et au hadj¹ Ibn Jubayr, qui ont voyagé pendant cinq ans de part et d'autre du trajet suivi par Maître Philippe. Vient ensuite le prêtre allemand Jean de Wurzburg, qui nous rejoindra sur le chemin de Jérusalem, où Guillaume de Tyr demeure le plus accompli des chroniqueurs politiques. Par la suite, nous rencontrerons l'émir syrien aux nombreux talents Ousama Ibn Mounqidh, poète qui comptait Saladin parmi ses admirateurs ; en avançant dans le temps, l'Arabo-Arménien Abou Salih, qui parvint à localiser l'Arche d'Alliance plus de sept siècles avant Indiana Jones ; l'inénarrable Mandeville ; enfin Pero Tafur, aventurier castillan du xv^e siècle. Leurs récits, trimbalés dans mon sac à dos, orientaient mes pensées vers les préparatifs de voyage de Maître Philippe, quand son travail quotidien auprès des malades s'était interrompu de manière inattendue...



1. Titre porté par les musulmans qui ont fait le pèlerinage de La Mecque. (*N.d.T.*)

Première lettre de Maître Philippe à Roger de Salerne

Au vénérable docteur Roger de Salerne, par la grâce de Dieu, Maître Philippe le Vénitien adresse ses humbles salutations.

Aujourd'hui, que la volonté du Seigneur soit accomplie, j'ai été désigné pour une mission qui changera à jamais mon existence.

Je soignais un chaudronnier affligé d'un goitre à la Ca' d'Oro, et suivant vos recommandations (je ne me défais jamais de votre *Practica chirurgiae*, aussi indispensable aujourd'hui que les œuvres de Galien l'étaient pour les Anciens), j'appliquai des algues sur ses jambes gonflées. Alors que je m'acquittais de ce traitement, parut un visiteur. Il s'appelle Rabbi Jechiel, et est majordome de notre maître le Très Saint-Père Alexandre. Il me fit moult salutations et m'invita à l'accompagner au palais patriarcal. En grande hâte, j'achevai les soins, avant de suivre ledit juif.

Cher Roger, la fiancée de l'Adriatique est une cité épuisante pour qui est pressé. Une foule criait « Assassin ! » à l'encontre d'un Florentin qui avait violé la loi en portant une fausse barbe. Nous longêames une boulangerie où une horde de gens s'en prenaient à l'artisan qui les avait trompés en cachant de la pâte sous sa planche de travail, derrière une trappe. Quand enfin nous arrivâmes au palais, le Saint-Père était en train d'appliquer son sceau sur un rouleau de parchemin. Je lui fis les salutations d'usage et écoutai son discours. Très cher Roger, on me fait l'honneur de me confier une tâche certes insolite mais fort éminente.

Or donc, me voilà chargé d'aller remettre un parchemin au roi des Indes, mieux connu sous le nom

de Prêtre Jean. On parle beaucoup de ce grand roi depuis quelques semaines. La situation en Outremer, où nos frères en Jésus-Christ sont continuellement harcelés par les hordes païennes, souligne la nécessité de trouver un allié à l'Est. Le roi des Indes a lui-même écrit à Manuel, le roi des Grecs, et au tyran vaincu, Barberousse, pour leur offrir le soutien de leurs frères chrétiens. Je dois lui rendre visite, le convertir à la vraie foi et purger son peuple des hérésies qui corrompent leur liturgie.

Toutefois, il me faut d'abord savoir où trouver ce roi. Quand je me rendis en Terre sainte, il y a quelques années, grâce à Dieu je rencontrai alors certains de ses serviteurs. Ils ressemblaient à des Nègres, mais étaient de bons chrétiens (bien qu'ils pratiquassent certaines hérésies, comme l'adoration du sabbat, l'interdiction de consommer du porc, et qu'ils dansent, durant les matines, en sautant d'une manière inconvenante pour l'office du Seigneur). Ce sera mon privilège que de remettre ces gens dans le droit chemin et de mesurer leurs forces pour combattre les Sarrasins.

Mon cher Roger, je m'en remets à votre grâce. Il y a fort à faire. Ma place est réservée sur un navire qui, si Dieu le veut, rejoindra Constantinople. Le démon s'en prendra à moi au cours de mes tribulations, assisté des Turcs, des Sarrasins, des Perses, Assyriens, catamites et simoniaques. Je ne vous demanderai qu'une chose, cher ami et mentor : priez pour moi.



Tandis que Mike et moi survolions la campagne anglaise, mon esprit bouillait d'impatience. Nous allions voyager à travers deux zones temporelles, l'époque moderne et le

Moyen Âge. Rome serait le siège de Jean-Paul II et d'Alexandre III ; la cité turque de Şanlıurfa, la descendante de la forteresse croisée d'Édesse ; l'Éthiopie, le royaume du Prêtre Jean. C'était à ce monde double que je voulais goûter : d'une part celui de Maître Philippe, d'autre part l'imbroglio des pays récemment pacifiés (Turquie, Liban, Éthiopie), voire toujours en proie à la guerre civile (le Soudan, terre de villages rasés et de foules déchaînées brandissant des kalachnikovs).

« Et si ça ne suffit pas, il nous reste toujours l'Intifada ! » a fait Mike en se détournant de son hublot avec un sourire flegmatique.

Pourtant, quels que soient les risques, c'était le moment idéal pour entreprendre un tel périple. La frontière entre l'Éthiopie et le Soudan, fermée depuis le milieu des années 1990, venait de rouvrir ; peu de temps auparavant, il n'était pas possible d'entrer en Israël en venant de l'est. Alors que nous étions encore en voyage, les événements de New York ont à nouveau brouillé les cartes. Cependant, en cet été 2001, nos soucis se limitaient aux coups de tampons sur nos passeports, aux routes de montagne, aux hommes cagoulés et à la viande crue. En regardant la carte de Maître Philippe tracée à la craie verte, il était difficile de savoir à quoi s'attendre. La ligne en pointillé semblait d'accord : elle formait une sorte de point d'interrogation.

C'est à la fin mai que nous nous sommes retrouvés sur le Grand Canal, sur un vaporetto. Les contreforts s'envolaient et les stucs enflaient au-dessus des amarrages en bâtons de réglisse et des chapelles saturées d'eau. Plus loin, j'apercevais le pont du Rialto, croulant sous les touristes, vendeurs de colifichets et racoleurs de tout poil. Quelque part, tout près d'ici, le pape Alexandre III avait écrit une lettre.

PREMIÈRE PARTIE

LA CHRÉTIENTÉ



LA CITÉ DES VOLEURS

Dans notre auberge de briques orange, à Venise, où la vigne vierge s'enroulait autour d'arcades spongieuses et branlantes, on nous a offert quelques gouttes de potion magique.

Notre bienfaiteur était un type du Nebraska répondant au nom de Jed. Allongé sur le dos, sur son lit, il était vêtu d'un caleçon long en treillis et d'un col roulé noir ; une housse de guitare en cuir gisait à ses côtés, telle une amante cataleptique. D'une main, il tenait une fiole de plastique ; de l'autre, son bouc. Il a lancé la petite bouteille dans un nid de papier à cigarette Rizla+ et de pièces de monnaie étrangères, placé sous l'égide d'un masque d'Afrique de l'Ouest, puis, s'adressant au radiateur :

– Eh, elles sont à vous, ces godasses ? (Le radiateur est resté muet.) J'ai dit : elles sont à vous, ces godasses ?

– Bien sûr que c'est les nôtres, a répondu Mike.

– Non, pas celles-là. Celles-là ! a fait Jed en tendant la main qui tenait son bouc en direction d'une paire de tennis moisissant sous le radiateur.

Si Mike ou moi avions possédé pareilles chaussures, nous ne l'aurions jamais avoué, même sous la torture.

« Bon ben alors, ça doit être les miennes », a déclaré Jed en les enfilant d'un air triomphal, avant de se débattre avec des lacets fins comme du crin de cheval.

Vautrés sur nos lits, Mike et moi avons déplié nos cartes. Nous avons déjà parcouru près de mille kilomètres dans les airs, mais une bande de papier et une échelle nous montraient qu'il nous restait encore à couvrir six fois cette distance en quatre mois, au moyen de cars, calèches, trains, tracteurs, pick-up et bateaux. En ce premier jour à Venise, l'Éthiopie nous semblait être à l'autre bout du monde.

– Alors, les mecs, où est-ce que vous allez ? s'est enquis Jed.

Nous lui avons répondu. Il a demandé pourquoi. A pris un air perplexe.

– Mais ce type, Philippe... il est mort, pas vrai ?

– Ouais.

– Alors pourquoi... ? (L'étincelle de curiosité s'est dissoute dans un haussement d'épaules.) Laisse tomber. (Il a tendu à Mike le masque africain.) Tu sais pourquoi je voyage ? Pour me trouver moi-même.

– Ouais, ouais, a acquiescé Mike en jouant avec l'objet comme avec un ballon de rugby. T'es déjà allé en Afrique ?

– Nan. J'ai déniché ce truc-là à Rome.

– Et la fiole ? ai-je demandé.

– Ça vient d'un pote étudiant en médecine. C'est une sorte de potion médiévale, un truc bizarre.

– Médiévale ?

– C'est de la *teriac*.

Il l'a lancée, puis l'a rattrapée. C'était un liquide brunâtre ; genre couleur chiottes.

– Qu'est-ce qu'il y a dedans ? ai-je demandé.

– Des plantes, du miel... de la chair de vipère.

– Quoi ?

– Les gens croyaient que ça guérissait tout ! Sauf la peste. Tu veux essayer ?

C'était répugnant ! Imaginez une solution de réglisse et d'ammoniaque, mélangée à un truc scato. Toutefois, en considérant que ça existait depuis deux mille ans, la recette avait bien tenu la route. Elle n'était plus aussi en vogue qu'à l'époque de Maître Philippe, où c'était le remède miracle dans toute la chrétienté : il faut avouer que la chair de vipère n'est plus très à la mode dans la pharmacopée moderne.

– Eh, mec, pourquoi t'en emporterais pas un peu ? On sait jamais, si t'es malade dans le désert ?

Il a versé quelques gouttes dans un tube vide de ma pharmacie de poche, puis me l'a tendu avec un sourire de courtisan élisabéthain.

– Tu vas vraiment embarquer ce truc-là ? s'est hasardé Mike.

– On ne sait jamais, ai-je répondu en haussant les épaules.

– Mmmmh. Sûr que ça va t'aider si jamais on te tire dessus.

J'ai rangé le tube dans la poche de mon pantalon, emportant avec moi ces quelques gouttes du monde de Maître Philippe. La foule nous obligeait à rester coudes au corps tandis que le vaporetto faisait demi-tour sur le canal. Le monde en question levait la tête à travers ses colonnes et campaniles, parmi les proportions parfaites des marbres Renaissance et les rinceaux exubérants d'inspiration arabe. Ses triptyques partageaient les mêmes galeries que le Tintoret et Paolo Veronese, ses « dents de dragon » (peut-être des os de baleine) attiraient les *Ave Maria* d'une vieille matrone dans l'église Santa Maria e Donato ; et, fuyant la brise marine au profit des fonds de vieux seaux, il murmurait à travers les ruelles fétides où des enfants, visages crasseux et T-shirts maculés, pourchassaient un rat – nous rappelant que Venise est à l'image de ses célèbres

courtisanes : sous la splendeur de la soie, elle est rongée par la maladie.

Maître Philippe aurait trouvé bien étrange la Venise moderne. Il aurait été scandalisé par les nus du palais des Doges sculptés sur l'arc Foscari et peints sur les cartes de la salle des Boucliers, où un nom de lieu l'aurait également déconcerté : *America*. En retournant sur la place Saint-Marc, entouré de touristes provenant du lieu en question, dont beaucoup sont aussi peu vêtus que les esclaves africains, il se serait émerveillé de la colonnade de la bibliothèque Sansovino, du pianiste en smoking du Caffè Chioggia, et même des Mages qui surgissent de la tour de l'Horloge pendant la semaine de l'Ascension (ces figures lui auraient pourtant été familières : Otton de Freising, l'historien du XII^e siècle, affirme que le Prêtre Jean est un « descendant direct des Rois mages »). Et qu'était devenue la cage attachée au sommet du campanile, avec vue imprenable sur la lagune, où on laissait mourir de faim les condamnés à mort ?

Pourtant, Philippe aurait reconnu beaucoup de choses. Les structures fondamentales de Venise n'ont en effet jamais changé – les mêmes canaux séparent toujours les mêmes îlots – ; ainsi, une femme qui secoue un tapis de son balcon fait écho à une toile de Canaletto, tandis qu'une visite à Saint-Marc nous ramène à la *Procession sur la place Saint-Marc* de Gentile Bellini. Cette place aurait certainement rappelé des souvenirs à Philippe : sa forme actuelle fut dessinée par le doge Sebastiano Ziani en 1177. Il la fit s'ouvrir sur la lagune, relia les bâtiments par des arcades et installa deux colonnes de granit sur la piazzetta près du quai du Molo. Peut-être la foule aux accents variés qui serpente à l'entrée de la basilique Saint-Marc serait-elle aussi familière à Maître Philippe. En revanche, il ne reconnaîtrait pas les touristes japonais avec

leur attirail clinquant, dont les flashes crépitent dès qu'ils s'arrêtent une seconde. Et il écarquillerait les yeux devant les dreadlocks des rastas qui jouent des maracas. Néanmoins, le volume de cette foule ne semblerait guère nouveau aux personnes qui se trouvaient à Venise durant l'été 1177. Car c'est à cette date que la ville accueillit le plus grand rassemblement jamais vu, qui était en rapport direct avec l'épître du pape Alexandre au Prêtre Jean.

En 1156, Frédéric Barberousse – le Saint Empereur romain germanique, dont le territoire n'englobait pas Rome à proprement parler – se rendit coupable d'une impardonnable félonie : il refusa de tenir les étrières du pape. Il massacra également un bon millier d'habitants de Rome, mais par comparaison, c'était un crime de moindre importance. Le chancelier du pape, célèbre décréteste du nom d'Orlando, fut envoyé à la cour royale de Besançon pour annoncer que le titre de Barberousse (auquel l'empereur venait d'ajouter l'épithète « saint ») était un don du pape. Que nenni, répondit Frédéric ; sa querelle avec Orlando venait officiellement de débiter.

Quatre ans plus tard, lors de l'élection apostolique, Orlando battit un fieffé coquin appelé Octavien. Malheureusement pour Orlando, l'impopularité d'Octavien auprès de la curie romaine était plus que compensée par l'estime dont il jouissait à la cour de Barberousse : l'empereur déclara donc Octavien vainqueur, et celui-ci se coiffa accidentellement de la mitre à l'envers. Dieu, jugea Orlando, devait être avec lui : ce n'était qu'une question de temps.

Leurs chemins se séparèrent. Orlando arpenta l'Europe, sollicitant l'appui et les lingots des rois catholiques, tandis que Barberousse gagnait peu à peu sa place au septième cercle des enfers. Il fit catapulter des enfants depuis les remparts de Crémone. Il rasa Milan et vola les dépouilles

des Rois mages. Enfin, il ravagea Rome, répandant le sang telle de l'eau bénite.

C'est alors que la providence divine frappa (du moins pour Orlando). Les armées de Barberousse durent affronter la peste, l'incroyable alliance des cités-États d'Italie du Nord, et la trahison stupéfiante des plus proches alliés de l'empereur. À la bataille de Legnano, Barberousse perdit son bouclier, sa bannière, sa croix, sa lance, ses coffres d'or et d'argent, ainsi que le combat. Et la guerre. L'empereur (qui d'après les légendes allemandes dormirait d'un sommeil éternel dans une grotte de Thuringe, et dont, plus tard, Hitler a donné le nom à son invasion de la Russie) était vaincu : Orlando devint officiellement le pape Alexandre III.

Après plusieurs mois de négociations, une cérémonie célébrant la paix eut lieu à Venise. Le doge Ziani vint chercher Barberousse en gondole et le conduisit à son rendez-vous d'une manière humiliante. Sur la place aux fenêtres pavoisées où les Vénitiens agitaient des drapeaux aux couleurs du pape, ils furent acclamés et sifflés par une foule d'hommes d'Église, d'habitants et de voyageurs venus de toutes parts, de Grande-Bretagne jusqu'à Constantinople. Barberousse, d'après un observateur allemand, « se débarrassa de sa cape rouge et se prosterna devant le pape, lui baisant les pieds puis les genoux. Mais le pape le releva et, prenant la tête de l'empereur dans ses mains, il l'embrassa et le serra dans ses bras, puis le fit s'asseoir à sa droite avant de prononcer ces mots : "Fils de l'Église, sois le bienvenu !" Il lui saisit ensuite la main et le fit entrer dans la basilique. Alors les cloches retentirent et l'on chanta le *Te Deum Laudamus*. » La guerre qui avait divisé l'Occident chrétien était terminée.

Après la cérémonie, le pape Alexandre demeura à Venise pour réfléchir à l'orientation de son pontificat. Il

avait dompté le successeur de Charlemagne, mais il était d'autres fils prodigues à mater. Parmi les négociateurs représentant les intérêts de Barberousse, se trouvait Christian, l'archevêque de Mayence, que la rumeur prétendait être l'auteur d'une certaine épître écrite vers 1165 et attribuée à un dénommé Jean, prêtre de son état.

Cette rumeur n'était pas sans fondement; le royaume utopique du Prêtre Jean reflétait l'empire auquel rêvait Barberousse, où le plus humble des clercs (un prêtre, dans le cas de Jean; un diacre dans celui de l'empereur) régnerait sur les évêques, les patriarches et les papes en une fusion entre l'Église et l'État à laquelle Alexandre s'était opposé dans ses décrétales. C'est Otton de Freising qui mentionne pour la première fois le Prêtre Jean en 1157 dans son *Histoire des deux cités*. Otton n'était pas un observateur impartial: il était l'oncle de Barberousse.

Peut-être l'orgueil papal fut-il piqué par Christian de Mayence. Peut-être, comme le disait la rumeur, de mystérieux émissaires furent-ils reçus au palais patriarcal. À moins qu'Alexandre n'eût simplement suivi les conseils de son médecin. Quoi qu'il en soit, le pape devint le premier personnage d'envergure en Occident à s'adresser au souverain de ce royaume plus énigmatique que la cour des Tartares Jin ou l'Empire ghaznévide: le suffisant prêtre-roi d'Orient, le Prêtre Jean.

La basilique où fut scellée la paix de Venise était somptueuse dans le soleil d'après-midi. Éblouissante colline de nacre, d'or, de serpentine, Saint-Marc peut se vanter de posséder à la fois les couleurs d'un palais des plaisirs oriental, et des pignons en forme de casque sarrasin; d'après Mark Twain elle ressemble à « un énorme insecte verruqueux, se livrant à une promenade méditative ». On oublie facilement qu'il s'agit d'un lieu de culte: les épisodes

religieux étincelant sous les voûtes du porche et les anges flottant sous les croix cosmiques sont noyés dans la magie vivante des plantes d'albâtre, des piliers de porphyre et des chevaux de bronze, qui bondissent hors d'une folie de pinacles et d'arcades incrustées d'améthystes.

Cette ostentation compense la fuite indigne de saint Marc à Venise. En effet, au IX^e siècle, trois marchands vénitiens déroberent sa dépouille dans une église d'Alexandrie en la cachant dans des paniers remplis de viande de porc. Les douaniers musulmans, trop occupés, firent la grimace devant la puanteur du lard infidèle sans demander aux négociants s'ils avaient quelque chose à déclarer, et avant que quiconque ait réagi, le saint patron des vitriers oscillait au gré des flots entre deux quartiers de cochon. Après une telle humiliation, il ne restait qu'une solution pour faire amende honorable : édifier en l'honneur du saint la plus glorieuse basilique de la chrétienté.

Des portes de cuivre damasquinées d'anges et de prophètes vous laissent pénétrer dans une caverne ombreuse en forme de croix, où des doigts de lumière pointent à travers le dôme, vers Ève et le serpent, vers un couple coiffé à l'égyptienne, ou encore vers une ménagerie de bêtes fantastiques, tout droit sorties du zoo du Prêtre Jean. Enfin, le sensuel mélange oriental de couleurs en fusion se solidifie sur le retable d'or – la Pala d'Oro – où séraphins miniatures et saints coexistent dans une fantaisie aussi riche de gemmes que le palais du prêtre-roi.

La Pala d'Oro fait partie des nombreux objets provenant de Constantinople. Elle possède cependant une caractéristique originale : celle d'être totalement légale. Car bien que sacrée, la basilique Saint-Marc n'est pas le lieu le plus indiqué où prêcher le huitième commandement. Le bâtiment a beau être le monument le plus célèbre de Venise, il n'a pas grand-chose de vénitien. Ce qui ne vient

pas de Constantinople est issu de Terre sainte, d'Égypte, de Syrie, des îles de la mer Égée... Si on vous a volé quelque chose au cours de ces neuf derniers siècles, peut-être devriez-vous aller voir là-bas. Vous pourriez bien le retrouver entre la pierre sur laquelle Jésus a prêché les Béatitudes (Tyr, 1120; enlevée par des marchands vénitiens qui faisaient du « commerce » avec les croisés) et la côte de saint Étienne (Constantinople, 1204; a avantageusement rejoint ses pieds); ou bien près de la dépouille de saint Isidore (Chios, 1125; « négociants » vénitiens) ou encore de l'icône miraculeuse de la Vierge de Nicopeia (Constantinople, 1204 – encore¹!).

À quoi pourrait-on s'attendre de la part d'une ville dont le saint patron fut lui-même dérobé? Les choses sont ce qu'elles sont: Venise est un repaire de voleurs. Ce heurtoir sur le Campo Sant' Agostin n'est-il pas un sabot de cheval alexandrin? Et ces lions, devant l'Arsenal (l'un d'eux a des runes nordiques gravées sur la croupe), ne viennent-ils pas de la mer Égée? Quant aux moines arméniens de l'île San Lazzaro² (comme nous l'a montré Jed, il n'est

1. C'est à cette date qu'Enrico Dandolo, le doge nonagénaire qui lors de sa dernière visite à Constantinople perdit un œil (grâce à un miroir concave qui concentra la lumière sur son visage) et gagna une vendetta, fit passer la quatrième croisade sous contrôle vénitien et fut à l'origine d'un des détours les plus destructeurs de l'Histoire. Il livra Constantinople à ses troupes, qui massacrèrent, violèrent et pillèrent, dérobant les objets précieux qui peu de temps après allèrent orner la basilique Saint-Marc, plaçant une prostituée sur le trône du patriarche.

2. Des Arméniens à Venise? Bien sûr! Peu de temps après le départ de Maître Philippe arrivèrent des réfugiés arméniens, fuyant leur royaume de Cilicie où ils s'étaient alliés aux croisés; ils acquirent la Calle degli Armeni, qui porte toujours leur nom. Venise

pas nécessaire d'être vénitien pour s'intéresser aux biens des autres), ils peuvent bien s'agripper aux plis de leur robe en condamnant les « barbares » – « Romains, Hittites, Tartares, Arabes, Perses, Turcs, Kurdes » – qui persécutèrent leur peuple, mais les manuscrits de leur bibliothèque – un coran craquelé, un Évangile de saint Jean du XI^e siècle, un mince volume persan, un carnet éthiopien du XVII^e siècle – ne forment-ils pas un catalogue d'origines aussi diverses que celles de leurs agresseurs ?

Et devinez à qui appartenaient les colonnes de granit érigées au milieu de la basse-cour de pigeons de la piazzetta San Marco, en bordure de la place Saint-Marc ? Elles furent prises à Constantinople, mais pas en 1204 : trente-quatre ans plus tôt. L'empereur byzantin Manuel Comnène avait emprisonné dix mille Vénitiens après l'attaque du quartier génois de Constantinople, et l'on envoya la marine les venger. Sauf que les marins n'allèrent pas jusque-là : ils s'arrêtèrent sur l'île de Chios, où la plupart moururent de la peste. Ce fut le moment le moins glorieux de l'histoire de cette cité-État, dont les colonnes constituaient le seul butin tangible – l'une d'elles est à présent surmontée de saint Théodore, premier saint patron de la ville avant le rapt de saint Marc ; l'autre, d'une chimère chinoise aux yeux d'agate, maquillée pour figurer le Lion de saint Marc. Le prix demandé par l'ingénieur castillan qui érigea les colonnes reflète parfaitement l'attitude locale à l'égard de la loi. Attirant l'attention sur la présence de marches montant le long des fûts, « il exigea » (d'après son compatriote du XV^e siècle Pero Tafur) « que si un cri-

était pour eux l'endroit idéal : c'est en fuyant Attila qu'au V^e siècle des réfugiés plantèrent les premiers pilotis dans la vase de l'archipel. Elle n'en a pas l'air, mais Venise est le camp de réfugiés le plus glamour au monde.

minel, quel que fût son forfait, trouvait refuge au sommet, la justice ne pourrait pas s'exercer à son encontre. Ainsi aujourd'hui, des vauriens jouent aux dés là-haut et commettent d'autres friponneries, tout en louant l'homme auquel ils doivent leur immunité ».

Mike et moi avons essayé de profiter à notre tour de cette immunité. Nous nous sommes donc assis sur les marches, parmi les pigeons qui s'y étaient également retranchés, loin des touristes, pour commettre une friponnerie gratuite : jouer à « feuille-caillou-ciseaux ». Bien sûr, l'enjeu de trois mille lires perdait beaucoup de sa superbe une fois la somme convertie en livres sterling. Mais en effet, personne n'a essayé de nous arrêter ; en réalité, nul ne nous a remarqués : ils étaient bien trop intéressés par le clown en pantalon baggy et aux yeux en étoiles d'argent qui jonglait sous saint Théodore. L'identité du vainqueur n'était pas très claire non plus.

– Génial : ça fait trois-deux pour moi !

– Quoi ? J'ai gagné les quatre dernières !

– Tu parles !

Plutôt que de remettre en usage une tradition médiévale qui consistait à s'enterrer l'un l'autre tête-bêche entre les deux colonnes, nous avons décidé de continuer à explorer la ville ; toutefois il a été difficile d'aboutir à un accord sur la direction à prendre.

– J'ai gagné, a annoncé Mike en faisant craquer les articulations de son poing dans sa main, alors c'est moi qui décide.

– Ben voyons ! De toute façon, j'ai envie de voir cette *Mappa Mundi*.

– C'est moi, pas toi. Allez, par ici !

– Non, je ne suis pas d'accord. Moi, je vais par là.

Ce que j'ai fait. Après quelques pas, j'ai jeté un coup d'œil par-dessus mon épaule (discrètement, car je ne voulais

pas qu'il s'aperçoive que je le cherchais). Mike était... mais où était-il? J'ai continué. Joli portique à la statuariaire Renaissance. Escalier de stuc. Débauche de marbre. Tout est blanc, on dirait un gâteau saupoudré de sucre glace. Mais où est-elle donc, cette *Mappa Mundi*?

Fra Mauro, le grand cartographe vénitien du xv^e siècle, avait beaucoup en commun avec les voleurs de la Venise médiévale. Il chipa des histoires aux *Mille et Une Nuits*, au *Roman d'Alexandre*¹ et à la Bible. Mais quel art n'est pas redevable envers ses sources? Un écrivain itinérant, entre tous les voleurs, devrait se taire. Tout voyageur médiéval qui se respectait consultait une carte avant d'entreprendre son périple, et bien que celle-ci eût été fabriquée deux siècles après Maître Philippe, aucune autre n'illustrait mieux les connaissances mythiques qui donnèrent leurs couleurs à la légende du Prêtre Jean que la célèbre *Mappa Mundi* (ou Carte du Monde) de Fra Mauro.

En haut de l'escalier, l'employée a répondu à ma demande en tapotant son stylo à bille contre ses lèvres, puis en hurlant quelque chose à sa collègue dans le couloir.

– Vous ne pourrez pas voir la *Mappa Mundi*, a répliqué la collègue.

– Mais ce n'est qu'une carte. Je ne vais pas la voler.

Elle a consulté ses ongles. Ils se sont montrés indécis.

– Peut-être, a-t-elle annoncé. On va vous escorter jusqu'à la Biblioteca Marciana. Là, vous pourrez demander à consulter la *Mappa Mundi*.

Elle m'a envoyé voir une autre collègue, dont les talons crépitaient à travers le couloir, produisant un arpegge de

1. Ces légendes apocryphes sur Alexandre le Grand furent traduites en latin au iv^e siècle (puis plus tard en hébreu, en hongrois et écossais, entre autres); peut-être influencèrent-elles le Coran.

clic-clac évoquant la mélodie à suspense d'un film gore. Des armures brandissaient leurs haches, tandis que des maquettes de bateaux ou des sabliers défilaient en une vague d'articles *made in* Moyen Âge. Une masse d'armes oscillait au bout d'un bâton et un marteau vomissait une tête de dragon. À Venise, même les instruments de mort sont jolis.

Au-delà d'une jungle de mappemondes géantes et d'étagères vertigineuses se détachant sur des panneaux noircis, l'Employée n° 3 a relevé les sourcils, fait un signe du poignet à un surveillant à l'épaisse moustache avachi sur un bureau, puis elle est repartie en cliquetant dans le couloir.

– *Scusi?* ai-je murmuré.

La moustache épaisse a frémi.

– Euh... je me demandais...

– *Che?*

– Euh... *dov'è... il... Mappa Mundi Fra Mauro?*

Sourcils froncés au-dessus de la moustache, qui a émis un bruit à mi-chemin entre le ronflement et le grognement, et son propriétaire a quitté son bureau avec un glapissement.

« *Il Map-pa Muuun-diii!* » s'est-il exclamé en me poussant vers les mappemondes tout en citant les noms des cartographes : « *An-tonio Za-tta! Vin-cenzo Co-ronelli!* »

Puis il m'a escorté dans un obscur vestibule, où il a décroché un cordon et m'a fait grimper sur une plateforme avant d'ouvrir les volets.

La lumière a empli la pièce, éclairant la vitre qui protégeait le parchemin. J'avais les yeux fixés sur une masse terrestre verte, pourvue d'un bec en haut, et qui vers le bas formait un tas désordonné. Ce continent avait la forme d'un canard et la texture d'un chou. Cela ne ressemblait guère à l'atlas Collins que je feuilletais à l'école. Mais mon escorte s'est empressée de voler à mon secours, ses mains

tournoyant comme si elles faisaient pivoter un ballon de foot, avant de pointer le bas – « Nord ! » – puis le haut – « Sud ! » La carte était orientée sud-nord : Sumatra était au sommet ; la Norvège en bas. C'était une manière étrange de voir le monde : il n'était plus couronné par l'Europe, à présent écrasée sous la menaçante Afrique en forme de hache.

– *Inghilterra?* s'est enquis mon guide en désignant une goutte indistincte tout en bas.

– *Sì*, ai-je murmuré.

L'impropriété cartographique de mon pays avait quelque chose de vaguement castrateur. Mon guide a pointé l'Italie, qui se dressait avec indécence sur les Alpes, et posant la main sur le cœur, s'est écrié :

« *Na-poli! Ro-ma! Vene-zia!* »

Au dernier mot, il s'est rapproché de la carte, à moins d'un compas de distance. Mais avant que quelque chose d'impropre n'arrive, il s'est souvenu qu'il n'était pas seul, et a fait un pas de côté pour me laisser étudier le par chemin.

C'était un document vertigineux. Des informations religieuses et commerciales, des anecdotes glanées auprès de voyageurs comme Marco Polo grouillaient, dans une écriture minuscule. J'étais également désorienté par l'inversion nord-sud qui m'obligeait à tordre le cou comme une autruche. À chaque nouveau pays, je gagnais un torticolis. Toutefois, cela en valait la peine, car un monde fort intrigant se dévoilait : Gog et Magog, emmurés dans le nord-ouest de l'Asie ; le pic d'Adam au Sri Lanka ; enfin, surgissant de la péninsule Arabique, rencontrant mon regard par l'intermédiaire d'une ramification, la *terra incognita* d'Afrique.

Là, le Gion (le Nil biblique) se tortillait à travers la cité d'Amaglérich où, entre deux groupes de tours dorées

et une montagne couleur de glace, Fra Mauro avait inséré cette légende : « Ici se trouve la résidence principale du Prêtre Jean. »

L'Éthiopie, « australe » et « occidentale », ou « Abassia », dominait l'Afrique subsaharienne. Une abondance de précisions suggérait que Fra Mauro avait bien fait son travail. Il avait identifié le titre du négus, ou empereur, le cours de l'« Avasi », ou Awash, le fleuve dont les méandres aboutissent à la Djibouti d'aujourd'hui, et il connaissait les « ambas », escarpements dans les montagnes où les rois éthiopiens emprisonnaient leurs frères pour se prémunir d'éventuels coups d'État. Bien sûr, certains détails étaient suspects. Près d'une île appartenant au Prêtre Jean était griffonnée l'histoire d'un équipage naufragé qui, comme Sindbad le Marin, avait rencontré « un oiseau nommé Roc », dont les ailes mesuraient soixante pas de long et qui avait la force d'un éléphant¹. Quant à la vraisemblance, elle diminuait quand on s'intéressait aux proportions : l'Éthiopie constituait la moitié de l'Afrique. Il fallait des qualités de management impressionnantes pour unifier pareille étendue de terres (mais le Prêtre Jean surveillait ses ennemis au moyen d'un miroir magique). Cela m'a rappelé une anecdote de Francisco Alvares dans *l'Information véridique sur les terres du Prêtre Jean*. On donne au négus une carte du monde, dont il discute avec l'ambassadeur portugais. Il se montre très impressionné par la taille de l'Éthiopie. Il l'est moins par les « terres peu nombreuses » du Portugal, qui, suppose-t-il, « ne seraient pas assez fortes pour défendre la mer Rouge

1. Le même oiseau a été localisé dans le royaume d'Éthiopie du Prêtre Jean par Jourdain de Séverac. L'empire du prêtre-roi était un fourre-tout très pratique pour toutes sortes de trésors mythiques.

contre les Turcs ». Piqué au vif, l'ambassadeur lui rétorque que si l'Éthiopie est si vaste, c'est parce que c'est une « chose inconnue ».

« Alors, tu les as trouvés, tes monstres à cornes? »

Le sourire de Mike était si plein d'éclats de pistache qu'on aurait pu croire qu'il avait passé tout l'après-midi dans la *gelateria* où je l'ai retrouvé. En réalité, il venait à peine de s'installer, ayant couru depuis la collection d'œuvres d'art de Peggy Guggenheim jusqu'à l'Arsenal, en passant par les douanes de la Renaissance. Souvent, nous partions dans des directions opposées, incapables de nous mettre d'accord sur la route à suivre, et déterminés à surpasser l'autre en matière de reconnaissance du terrain.

Nous sommes quand même parvenus à un compromis au sujet de notre dernière visite avant de prendre le train pour Florence. Nous sommes montés à bord d'un vaporetto qui nous a déposés au pied d'un pont construit à l'origine par l'ingénieur amateur de dés qui avait érigé les colonnes de la piazzetta San Marco. À l'époque de Maître Philippe, le Rialto était la plaque tournante du négoce à Venise. C'est là qu'était née la première banque d'État d'Europe, la Giro, à l'époque où les commerçants importaient des denrées d'Orient. Aujourd'hui, la plupart des marchandises étaient destinées aux touristes – sets de table Bellini, T-shirts et calendriers de gondoliers, casquettes de base-ball *La Serenissima*, posters de l'entrejambe du David de Michel-Ange, cassettes dansantes de l'orchestre des gondoliers en canotier et nœud papillon.

Au-delà du pont, l'atmosphère retourne quelques siècles en arrière. Autour des étals du marché se pressent les acheteurs, tandis que des dames, au larynx semblable à un mégaphone, hurlent le prix des lapins et des pétales de rose, et que des maris soumis sourient de toutes leurs

dents au-dessus de pyramides de cumin et de tours de noix de coco. L'odeur de la mer monte de paniers où grouillent araignées de mer et couteaux, sur des lits de fausses algues. J'imaginai Maître Philippe passant par ici avant d'entreprendre son périple, se mêlant aux marchands qui épiçaient leurs ventes d'histoires d'hommes à tête de chien et de palais incrustés de sardonys. Pour bien s'imprégner de sa destination, rien ne valait une petite *passaggiata* le long du Rialto.

MOINES, *MOTORINI* ET VIERGE MARIE

Le train traversait la plaine lombarde, couleur laitue, plate comme une *ciappa*. Sur la banquette, face à nous, étaient assises de vieilles femmes enveloppées de plusieurs épaisseurs de coton noir. Elles se tordaient les mains et poussaient de petits cris. De temps à autre, elles nous jetaient un coup d'œil, comme pour s'assurer que nous ne les espionnions pas. Inutile de s'inquiéter. Si elles avaient parlé italien, nous aurions essayé de comprendre. En l'occurrence, elles s'exprimaient dans un incompréhensible charabia : certains mots ressemblaient à du français, d'autres à de l'arabe ou du grec. Il s'agissait probablement du dialecte vénitien, peu répandu. Cela dit, elles avaient des raisons de se montrer soupçonneuses : j'avais beau ne pas comprendre un traître mot, je les écoutais bel et bien ! J'étais fasciné : était-ce là la langue en voie de disparition dans laquelle Maître Philippe menait ses affaires à Venise ? À un moment, je me suis rapproché d'un peu trop près, l'oreille tendue, et leurs regards aigres sont tombés sur moi. J'ai souri, et l'une d'elles a montré les dents. Puis elle m'a dit quelque chose qui semblait plein de sagesse. J'ai hoché la tête d'un air solennel, et me suis renfoncé dans mon siège, de l'autre côté du compartiment.

Mike était plongé dans une biographie du pape Jean-Paul II. Au-dessus de sa tête, les champs de blé du nord

de l'Italie cédaient peu à peu la place aux superbes ondulations de la Toscane. Le paysage était luxuriant, éclatant, gâché seulement par la présence des maisons avec terrasse et des fils téléphoniques. Nous approchions de Florence.

Comme nous n'avions pas réservé à l'avance, il nous a été impossible de trouver une chambre. Pendant deux heures, nous avons erré dans la chaleur de la circulation, sursautant à chaque fois qu'un pare-chocs s'abouchait à un capot ou qu'un coffre venait embrasser un plot, haletant sur les marches de marbre, soufflant dans des ascenseurs en fer forgé semblables à des cages géantes, nous arrachant les cheveux à force de nous entendre dire : « *Completo!* ». Sympathiques ou dédaigneux, les hôteliers de Florence n'avaient que ce mot-là à la bouche : *Completo!* Cette horrible parole résonnait comme un coup de poing à mon oreille, quand enfin nous nous sommes écroulés dans une auberge de jeunesse bien cachée, du mauvais côté de l'Arno. *Completo!*

– Trop de touristes! a fait Mike au matin.

– Et puis c'est trop cher, ai-je renchéri.

La queue pour entrer à la galerie des Offices, s'ajoutant au supplément pour s'asseoir dans les cafés, nous a très vite poussés à déguerpir : faire entrer Florence dans un budget de vingt livres par jour nous était aussi difficile que pour un croisé de revêtir sa cuirasse après une nuit de ripaille. De plus, le monde de Maître Philippe parvenait à peine à s'y faire entendre : « Voiciiii... Firenze! » ricanait chaque *piazza*, *palazzo*, *ponte*, tablier à l'effigie d'angelot, tasse estampillée de Vinci et cendrier Donatello, « on n'est pas au XII^e siècle, ici! »

Même au sujet du Prêtre Jean, la Renaissance était toute-puissante : je l'ai compris ce matin-là au palais Médicis-Riccardi en tombant sur un cycle de fresques en lien avec le prêtre-roi, qui nous a menés, Mike et moi, à

huit kilomètres de Florence, dans un monastère franciscain de la petite ville de Fiesole.

Les frères étaient assis dans le verger, à l'ombre des poiriers, ou contemplaient les fresques de saint François dans le cloître. L'odeur des géraniums se mêlait aux relents moisissés de la crypte, où un cavalier armé d'un couteau et des tambours fantomatiques tenaient leur cour parmi des lanternes et des pipes chinoises, des pharaons turquoise et un sarcophage égyptien, rapportés d'Asie et d'Afrique par les missionnaires de Fiesole. Derrière la chapelle, un escalier en colimaçon menait aux cellules des frères, meublées de chaises et de malles en bois, dont le silence était seulement troublé par la chute occasionnelle des pièces laissées par les visiteurs.

L'une des cellules portait le nom d'un missionnaire, tout comme une plaque apposée en 1937 à l'extérieur du monastère, à l'époque où Mussolini voulait mettre en valeur sa conquête de l'Abyssinie (comme on appelait alors l'Éthiopie), au bout de cinq ans de lutte. Il était écrit qu'en 1439, Fra Alberto da Sarteano avait été envoyé « porter la lumière du Christ » en Éthiopie. C'est-à-dire dans un pays où elle brûlait depuis plus d'un millénaire. Fra Alberto était le Maître Philippe du xv^e siècle.

Son pape Alexandre était Eugène IV qui, cette année-là, au concile de Florence, s'était senti de plus en plus attiré par l'idée d'une Union de Toute la Chrétienté (dont il serait, *naturalmente*, à la tête) : l'Éthiopie était une conquête de plus à ajouter à l'Arménie, récemment convertie au catholicisme, suite à la réconciliation temporaire avec les Grecs orthodoxes. Ainsi, Fra Alberto partit à la recherche de l'insaisissable Prêtre Jean.

J'avais déjà eu vent de ce concile. Au palais Médicis-Riccardi, fantaisie de nus musculeux, de stucs dorés et de chérubins aux joues rondelettes, superposés sur des

miroirs au cadre d'or, j'étais entré dans le magique *Cortège des Mages* de Benozzo Gozzoli. Des léopards blancs feuilaient, des guépards rôdaient entre des arbres bleu-vert et des palais marbrés de framboise, dans les collines zigzaguaient chevaux, chameaux et haute société, aux couvre-chefs aussi divers qu'à Ascot – fez, turbans, tiares, barrettes ecclésiastiques. Ces fresques rappelaient Ascot sur un autre point capital. Gozzoli y a en effet dépeint les Mages et leur suite sous les traits de ses contemporains et des délégués du concile : ce cycle est un trésor pour les dénicheurs de célébrités Renaissance. Oh ! vous voyez ce garçon en bleu ? C'est le petit prince Lucca. Et le type sur le cheval acajou qui examine ses doigts ? Eh bien c'est Cosme de Médicis ! Et vous voyez son petit-fils, Laurent ? Avec le coffret d'or. Il a l'air terriblement fier ! Aujourd'hui, il représente le Mage Gaspard.

Un autre Mage était représenté sous les traits de l'empereur byzantin. Avec son tabard noir, brodé d'héliotropes d'or, il campait un personnage exotique. C'est la couleur de son teint qui m'a frappé. Il était aussi mat qu'un Kit-Kat. Pourquoi représenter un Grec de cette couleur¹ ? Enfin, il fallait bien qu'un des Mages soit noir. Dans son *Histoire des trois rois*, écrite au XIV^e siècle, Jean de Hildesheim décrit Gaspard comme étant « un Noir d'Éthiopie sans aucun doute ». Bien que la confusion règne quant à l'attribution de leurs noms, selon la tradition, l'un des Mages vient d'Afrique. En observant le superbe costume de Balthazar, je me suis rappelé d'une part que le Prêtre Jean descendait des Rois mages,

1. Peut-être était-ce tout simplement réaliste : Manuel Comnène avait la peau si mate que les Vénitiens se moquaient de lui en le représentant sous les traits d'un esclave africain vêtu de robes impériales.

d'autre part que le concile s'était intéressé à lui. Gozzoli décrivait-il le prêtre-roi dont Fra Alberto était allé chercher le soutien ?

Hélas, au premier abord, notre quête de Fra Alberto à Fiesole ne nous a rien apporté de plus substantiel que de nous faire enfermer dans une cellule du cloître par un vieux moine qui semblait avoir emprunté ses bajoues de bouledogue à un gangster dans un film sur la mafia.

« *Aspetta!* s'est-il écrié. Attendez ! »

Clin d'œil de conspirateur, et il a quitté la cellule à toutes jambes. Nous avons entendu glousser les frères, puis un bruit de pas sur le dallage de pierre. La porte s'est ouverte pour laisser entrer le prier. Sa poitrine n'était pas plus grosse que celle d'un pigeon et il était affligé d'un strabisme anxieux. Son torse se gonflait tandis qu'il nous écoutait ; puis il s'est frappé le ventre des mains, et s'est retiré tel un coucou dans une horloge. Un autre moine a écouté avec une grande solennité ma description de la mission de Fra Alberto, dans un italien à la syntaxe défectueuse. Puis il a pris la poudre d'escampette.

Enfin, Fra Davide, un jeune novice plus désireux de communiquer, nous a accostés dans le cloître. Sa grand-mère était originaire de Harrogate, en Angleterre, aussi a-t-il posé des questions à Mike sur l'équipe de Leeds United.

– Oui, c'est génial, mais... ai-je bafouillé. Je me demandais...

Mike a tapoté l'épaule du moine :

– Voilà, on cherche quelqu'un pour nous parler de Fra Alberto.

– Ah ! (Les lèvres de Fra Davide se sont entrouvertes de manière prometteuse, puis ont retrouvé leurs fossettes.) Je ne connais pas cet homme, a-t-il soupiré.

Toutefois, il songeait à quelqu'un qui pourrait peut-être nous aider.

– Je connais un frère. Il sait tout sur l'*istoria*.

Il s'appelait Fra Vito, vivait au couvent franciscain de Florence, et les vapeurs asphyxiantes des livres anciens nous ont servi d'introduction à ses archives. Enveloppé d'un vieux cardigan vert olive, une paire de lunettes en écailles dansant au milieu de ses rides et boursouflures, il paraissait âgé, mais Dieu qu'il s'agitait ! Des auréoles de poussière ont formé un halo autour des livres qu'il a déposés sur la table, puis il est revenu vers ses tourelles d'almanachs et autres bastions de tomes reliés en rouge, où flottaient des marque-pages semblables à des bannières. Il y avait des livres partout, même dans un Caddie, mêlés à des manuscrits et surmontés d'une tour d'étagères en métal.

– Fra Alberto voyageait comme ambassadeur, a expliqué Fra Livio, un jeune moine qui traduisait le flot de paroles sec et rapide de Fra Vito. Il avait un cheval splendide et des étriers. Pas très franciscain, tout ça, hein ? Il est allé à Jérusalem : il y a rencontré l'évêque d'Éthiopie. L'évêque lui a donné deux moines éthiopiens et ils sont partis pour les terres du Prêtre Jean. Mais à leur arrivée en Égypte, le sultan a découvert sa mission. Vous savez ce qu'il a dit ?

– Non ? a fait Mike en sortant un dictaphone d'une des multiples poches de son gilet de reporter.

– Il a dit : « Eh ! Vous n'irez pas plus loin ! » Aussi, Fra Alberto est rentré à Florence. Mais il a ramené avec lui les moines éthiopiens. Au concile, il y a eu une vague d'excitation : voilà des sujets du Prêtre Jean !

– Mais les Éthiopiens les ont détrompés ? ai-je demandé.

– Comment auraient-ils fait ? Ils ne parlaient pas italien.

Les douces paumes de Fra Vito ont frôlé les nôtres, puis il a disparu dans une jungle de poussière, de papier

et de cuir. Fra Livio, qui appartenait à un monde plus pragmatique, a conclu tout en nous raccompagnant à la porte :

« Quelle ironie ! Au concile de Florence, ils ont envoyé Fra Alberto en Afrique et en Inde. Aujourd'hui, nous avons beaucoup de problèmes car les prêtres se font rares. Ce sont donc les prêtres d'Afrique et d'Inde qui viennent à nous. »



Les trains italiens sont rapides, confortables, et en général ponctuels, mais terribles pour les oreilles quand elles fonctionnent bien. Au moment où Mike et moi nous étions sur les sièges, deux visages sont apparus à la porte du compartiment. D'abord une jeune femme pourvue d'un nez à angle droit, et de longs cheveux noirs qui balayaient les épaules de sa veste en cuir. Puis un homme avec une tête de nounours étonné, ornée de touffes de boucles brunes, qui se retrouvaient sur son menton avec une parfaite symétrie. Ils s'appelaient Natalia et Giacomo. Nous l'avons découvert malgré leur décision de ne pas nous tenir compagnie. Leurs figures ont disparu aussi vite qu'elles étaient arrivées, nous laissant cependant une image pour illustrer l'explosion verbale qui s'est produite quelques minutes plus tard dans le compartiment voisin.

« Mais, bordel, qu'est-ce qui se passe ? » s'est exclamé Mike en levant brusquement la tête de son livre.

Difficile à dire. Giacomo, qui s'exprimait avec une féroce voix de baryton, avait semble-t-il blessé Natalia, qui possédait un organe rauque de Bette Davis italienne.

– *Testa di cavolo ! Stronzo stramaledetto !* hurlait-elle.

– *E chi se ne fraga !* a rétorqué Giacomo avec fureur.

Volcan de larmes.

« *Porco l'oca*¹ ! » lancé d'une basse profonde, murmures tendus, doux chuchotements, souffle étouffé. Silence. Les amants maudits s'étaient réconciliés. Ce qui était fort bien. Le train retrouvait son calme. Ce qui était encore mieux.

Ce soir-là, nous avons remonté le quai de la Stazione Termini avec nos bagages, précédés par Giacomo et Natalia qui se tenaient par la taille. Je les ai regardés s'en aller d'un pas tranquille vers le McDo, rempli de ce sentiment de bien-être qu'on éprouve à la fin des premiers films de Meg Ryan. Mais à mesure que nous nous frayions un chemin parmi la horde urbaine en direction de la Via Nazionale, serpentant au pied de la « Machine à écrire » géante de l'Autel de la Patrie de Victor-Emmanuel II, nous perdant dans la Via del Corso, artère médiévale de la ville, tout bien-être s'est évanoui.

La plupart des capitales font preuve d'une certaine froideur envers les étrangers. Alors que les villes de province vous accueillent avec chaleur et une file d'hôteliers tous moins chers les uns que les autres, les métropoles comme Rome vous tournent le dos. Des hommes en costume Armani vous bousculent de leurs épaules pressées ; des femmes en micro-minijupe Luca Luca et escarpins toisent votre uniforme crasseux de routard. Rome : un défilé de mode au milieu des églises et des cafés. Maître Philippe aurait écarquillé les yeux : qu'étaient devenus les chausses et les souliers à bout recourbé, et pourquoi les femmes ne portaient-elles plus le voile ? Et quelle foule immense ! À l'époque de Maître Philippe, en effet, la même épidémie de peste qui avait mis fin à la concupiscence impériale

1. Littéralement : « Tête de chou ! Étron maudit ! » ; « Rien à foutre ! » ; « Porc-oie ! ».

de Barberousse avait réduit la population de Rome à un centième de ce qu'elle est aujourd'hui.

Mais le voyageur peut bien chicaner autant qu'il veut, il ne recevra pas même un grognement de sympathie de la part des gros vendeurs de tabac aux moustaches broussailleuses, trônant devant leurs étals. Ils font le commerce des cigarettes et des BD, et non, *mi scusi*, ils ne peuvent pas vous indiquer le chemin de la Via dei Serpenti. Alors vous poursuivez votre route, sans guide et sans amour, en débattant pour savoir qui se débrouille le mieux avec le plan¹, tout en longeant les façades grises des églises et les immeubles de bureaux recouverts de verre. À Rome, mieux vaut avoir conscience du fait que le piéton est invisible quand il traverse la chaussée. Les conducteurs ont assez de soucis comme ça. Il leur faut éviter les plots, profiter de cet espace minuscule entre l'Alfa et la Lancia, jeter un œil sur l'affiche avec ce mannequin en bikini de fourrure rose, tourner soudain sans prévenir, éviter les conducteurs encore plus téméraires, et contourner les agents de la circulation juchés sur de précaires plates-formes, à mi-chemin du carnage, dont les bras dessinent un ballet continu digne des meilleurs mimes, îlots de grâce au milieu d'une mer impétueuse.

En face du café où le jeune Karol Wojtyla avait bûché ses examens de latin, au cœur du quartier chaud de l'époque médiévale, un interphone s'est mis à grésiller, et un immeuble utilitaire, début de siècle, nous a invités à gravir ses marches de pierre, ornées par intermittence de pots de fleurs.

« Les gars ! Génial ! »

1. Choix difficile entre le *Lonely Planet 2001* de Mike et *Les Voyages de Benjamin de Tudèle* de Nick, vers 1170.

Un petit homme, la frange dans les yeux, attendait à la porte, au dernier étage. La serviette ceinte autour de ses reins lui donnait l'allure d'un dandy au banquet d'un centurion. C'était Johnny, notre vieux camarade d'université, qui travaillait à présent pour le journal du Vatican, *L'Osservatore Romano*. Il serait notre hôte pendant quelques jours.

« Entrez ! » a-t-il dit en rigolant.

Il nous a escortés dans le salon, où son colocataire au teint digne de Balthazar murmurait quelque chose à l'oreille du plancher.

« Vous inquiétez pas pour Atanas. Il essaie juste d'entrer en contact avec les seigneurs vaudous. »

Pendant ces trois jours passés à Rome, Johnny s'est avéré un hôte plein de gaieté. Il nous a fait visiter des monuments qui auraient rempli l'agenda d'un pèlerin du Moyen Âge. Nous sommes restés bouche bée devant le Colisée, avons prié à la basilique Saint-Paul-hors-les-Murs, et payé pour monter au sommet de la tour où, selon la légende, Néron vit brûler ses sujets ; il nous expliquait ce qui était byzantin, baroque, Renaissance, rococo ou Art nouveau. Toutefois, nous avons vu tellement d'églises, de fontaines, d'horribles statues néoclassiques, de cryptes, de fresques Renaissance où des philosophes de l'Antiquité figuraient sous les traits des contemporains des artistes, sans oublier les touristes japonais, que, dans mon esprit, tout cela s'est transformé en une vaste panna cotta. Certaines images sortent pourtant du lot. La fontaine des Quatre-Fleuves par le Bernin, où un voile de marbre tombant sur le visage du vieux Nil souligne l'incertitude prévictorienne sur ses sources, censées être sous le contrôle du Prêtre Jean. Ou encore cet énorme obélisque âgé de trois mille ans sur la Piazza di Porta Capena, rapporté d'Éthiopie durant l'occupation italienne. Les gou-

vernements successifs de ce pays exigèrent son retour, ils firent même imprimer des timbres pour célébrer l'événement, mais il demeure à Rome, relique de l'aventure coloniale de Mussolini.

– On dirait que le Duce avait un faible pour l'Éthiopie, a fait observer Mike tandis que nous déambulions sur la piazza.

– Tout comme le Saint-Siège, a renchéri Johnny.

– En dehors de l'épître du pape Alexandre? ai-je demandé.

– Eh bien, il y a le collègue.

– Le collègue?

– Au Vatican. Il y a un groupe de séminaristes éthiopiens. Ils ont leur propre collègue et leur église.

Dans une ruelle pavée derrière chez Johnny, un accordéoniste à la Gepetto, qui avait certainement le sens du rythme à l'époque où l'Italie occupait l'Éthiopie, nous a attirés vers la trattoria préférée de notre hôte. Des jeunes femmes se maquillaient les yeux dans le miroir des tables, tandis que des hommes à la chevelure raidie par la laque, hochant la tête d'un air solennel, tiraient sur leur cravate. Nous mastiquions des bouchées compactes de viande de lièvre trempées dans une sauce à l'oignon – plat qui eût semblé familier à Maître Philippe – tandis qu'à mi-voix Johnny nous parlait des prêtres carriéristes et de la difficulté d'obtenir une audience auprès de Sa Sainteté.

« Qu'est-ce que les gens d'ici pensent de lui? » a demandé Mike.

Johnny a bu une gorgée de vin méditative, un vin qui semblait remettre en vigueur la tradition médiévale consistant à le couper d'eau.

« Ils l'adorent. Vraiment. C'est une institution. Mais... on ne peut pas discuter. Il m'a fait travailler le jour du Vendredi saint – sans me payer les heures supplémentaires! »

Nous avons vu le patron de Johnny le lendemain, en compagnie de quelques milliers de fans entassés dans le trou de serrure de la place Saint-Pierre. De jeunes mariés avec des œillets, en robe crème Chantilly, attendaient la bénédiction pontificale devant une façade apparemment constituée par leurs gâteaux de noces. Maître Philippe aurait été désorienté en longeant la *pietà* Renaissance, le Bureau du Denier de Saint-Pierre et un bronze représentant saint Pierre avant d'atteindre la crypte, où il aurait pu retrouver des colonnes byzantines familières et la niche des Palliums. Toutefois, le carnaval de la grande place n'eût pas été complètement étranger à un observateur médiéval. La division entre prolétariat et sièges payés d'avance (par des barricades et des cordons de fortune), les guides brandissant un crucifix pour balader les groupes de touristes (se photographiant chacun leur tour avec le pape en arrière-plan), et les hommes d'Église crachant leurs instructions (dans des portables et non plus à l'oreille de leurs domestiques) ajoutaient au tumulte de la piété populaire. Tout comme cette nonne indienne, qui est passée près de nous en cliquetant, armée d'un rosaire au bruit semblable à un paquet de vermicelles multicolores, ce qui montrait bien l'attrait que le Saint-Siège exerçait sur les chrétiens du monde entier – attrait qui galvanisait les pèlerins de l'Éthiopie médiévale. La réaction de mon voisin, suite au passage de la nonne, relevait d'une tradition encore plus ancienne (comme me l'a appris cette nuit-là une mannequin germano-belge qui vivait à Rome avec un faux comte hongrois, ami de Johnny) : « Si l'ombre d'un moine ou d'une nonne croise le chemin d'un Italien, l'homme doit toucher son entrejambe et la femme sa poitrine. Ils pensent en effet que l'ombre d'une personne sainte les rendrait stériles. » Cela expliquait a) pourquoi les gens sur la place Saint-Pierre se touchent beaucoup ;

b) que l'Italie ait le taux de naissances le plus faible d'Europe.

Le point de mire en cette occasion se trouvait sur une estrade, devant la basilique, sous un dais de brocart rouge, courbé dans l'éclat du coton blanc. Devant le pape, un cardinal vêtu d'une simarre noire bordée de pourpre traînait un micro à travers la scène, nommant certains groupes de fidèles triés sur le volet.

« Archidiocèse de Hertford, en Caroline du Nord. »

Petits cris.

« Melchites d'Israël. »

Ululements.

« Bouddhistes lao de Thaïlande. »

Mouchoirs immaculés.

L'atmosphère était celle d'une pure pantomime. Dans un instant, le cardinal allait sûrement sortir un lapin blanc de sous sa calotte. Pourtant, quand le pape s'est mis à lire un psaume, de ce croassement étouffé qui confirmait les rumeurs de maladie de Parkinson, le brouhaha s'est estompé pour faire place au silence.

Quand on se retrouve séparé par quelques centaines de fidèles et une poignée de gardes suisses du prétendu « vainqueur du communisme », ancien prisonnier de la Gestapo, survivant à deux tentatives d'assassinat (l'une par un prêtre fou armé d'une baïonnette, l'autre, plus célèbre, par un Turc qui plus tard en est venu à croire, comme le pape, que sa balle avait été déviée par la « main maternelle » de la Vierge Marie), on a envie d'être à l'échelle de sa biographie, et que le souverain pontife domine l'assistance en hauteur. Pourtant, on aurait dit qu'un simple crucifix pouvait le renverser. Comment cet homme avait-il pu tenir debout dans la mosquée des Omeyyades à Damas quelques semaines plus tôt ? Son engagement dans le dialogue interreligieux, en rupture avec la politique

de la majorité de ses prédécesseurs, avait transformé ce frêle octogénaire en extraordinaire instrument de diplomatie : la chair était peut-être faible, mais l'esprit toujours vaillant.

« Ces visites revêtent une telle importance », a dit monseigneur Khaled Akasheh, porte-parole jordanien du Vatican pour les relations entre chrétiens et musulmans, dans un bureau dont les étagères semblaient témoigner de toutes les manières dont le Coran pouvait se couvrir de poussière. « C'est le souhait de Dieu d'unir des peuples de différentes nations et croyances. »

Le front de Mike s'est froncé comme un code-barres.

– Pourtant la religion est souvent un facteur de division, en particulier au Moyen-Orient.

– C'est le mauvais usage de la religion qui complique la situation. Si les musulmans respectaient la loi de l'islam qui veut que l'on salue ses voisins et que les chrétiens appliquaient le commandement « tu aimeras ton prochain comme toi-même », il y aurait moins d'affrontements.

À peine une heure plus tard, le bureau d'Akasheh s'était dissous dans la ribambelle de marches étroites serpentant jusqu'au sommet du dôme de Michel-Ange. Les pigeons déféquaient sur la couverture de tuiles rouges, faisant à la Cité léonine le même sort que leurs ancêtres à l'époque de Maître Philippe. À ceci près qu'ils pouvaient à présent s'oublier sur des chapelles Renaissance et des tours de télécommunications.

« Faut que j'aïlle voir là-bas », a dit Mike.

Il a fait pivoter mes épaules jusqu'à ce qu'apparaisse sous mes yeux la zone interdite du Vatican – trapèze émeraude de fontaines et de feuillage. Des centaines d'hectares sculptés, aussi séduisants que le jardin du Plaisir où l'amant erre parmi les allégories des vertus dans le *Roman de la Rose* de Guillaume de Lorris, l'un des poèmes les

plus populaires du Moyen Âge. Toutefois, à la place de Beauté et de Courtoisie, se sont présentés à nous les ecclésiastiques du sanctuaire intérieur, format Lego. L'attirance était irrésistible, et comme Alice nous avons sur-le-champ été pris du désir de franchir cette frontière herbacée.

Cependant, s'insinuer dans l'État sacré n'est pas une mince affaire. On peut prétexter un rendez-vous au bureau de Johnny, à *L'Osservatore Romano*, puis se faufiler le long du supermarché du Vatican (où l'on trouve l'alcool et le tabac les moins chers de Rome) et scruter la carte des entrailles du Saint-Siège. On peut ensuite bondir au-delà du bureau de poste papal, le jardin n'étant plus qu'à une portée de goupillon. Seulement, quand votre chemin est barré par un garde suisse à l'uniforme jaune et bleu dessiné, selon la légende, par Michel-Ange, il ne reste guère d'espoir.

– Identification ? a-t-il fait.

– Hein ? a répondu Mike.

– Euh... ai-je renchéri.

Nous avons goûté au Vatican. Nous en voulions davantage.

De l'autre côté du Tibre, la frêle silhouette de Jean-Paul II a été remplacée par un visage austère au nez aquilin. Nous étions devant le monument dédié au pape Alexandre III de la cathédrale de Saint-Jean-de-Latran, résidence apostolique jusqu'au XIV^e siècle¹. Des statues du

1. Un traité anonyme du XII^e siècle raconte une visite rendue en 1122 par « le patriarche des Indes » au palais de Latran. Le patriarche en question s'appelait Jean. Il rencontra le pape Calixte II et lui décrit la capitale de son royaume. Seuls de bons chrétiens y vivaient : si un « infidèle » approchait de la ville, soit « il retrouvait ses esprits, soit par un soudain hasard il devenait la proie d'une

Christ et une colonne de saints portant leurs objets fétiches (Jean l'Évangéliste¹ tenait la coupe qui faillit l'empoisonner; Jean le Baptiste, une sorte de télé portable) dominaient l'entablement sur un portique à double niveau. Dans la nef, armoiries et clefs croisées se détachaient sur un baldaquin gothique fort rare.

Le visage du pape Alexandre était gravé dans une plaque de marbre noir au dos d'un pilier, surmonté de cet éloge : « Au Père de cette cité et du monde ». C'était un hommage plus raffiné que la réaction immédiate à sa mort, à l'annonce de laquelle la foule avait jeté une volée de pierres. Mais il n'avait rien à attendre d'autre. C'est en dehors de Rome qu'il avait réussi à rassembler des forces contre Barberousse, et c'est encore de l'extérieur qu'étaient venus ses plus grands soutiens, de personnages comme Voltaire, qui l'avaient élu le plus grand homme du Moyen Âge pour avoir aboli l'esclavage, vaincu Barberousse et contraint Henri II à faire publiquement pénitence pour le meurtre de Thomas Becket. C'est encore lui qui avait codifié la procédure d'élection du pape, et s'était fait le champion de l'éducation et des pauvres. Enfin, à une époque où les pogroms anti-juifs étaient fréquents (déclenchés en général par des chevaliers croisés cherchant à s'échauffer avant de partir pour le Moyen-Orient), il s'était montré d'une surprenante tolérance. Quand le contemporain juif de Maître Philippe, Benjamin

maladie mortelle ». Bien qu'il y ait des doutes concernant l'identité de ce patriarche, ce traité montre qu'au début du XII^e siècle la rumeur courait déjà au sujet d'un royaume chrétien d'Orient.

1. Sa relation avec Jean-Baptiste, en tant que codéclicataire de la cathédrale, ne fut établie qu'au XII^e siècle, époque où sa popularité s'accrut en raison d'associations mystiques, comme nous l'avons découvert plus tard en Grèce.

de Tudèle, avait visité Rome en 1170, il avait noté la « position honorable » des juifs dans cette ville, qui « ne paient nul tribut, et dont certains ont des fonctions officielles auprès du pape Alexandre ».

« T'as beau trouver ce type incroyable », a dit Mike tandis que nous observions les couleurs et vêtements légers à la mode du temps de la Renaissance, qui formaient une voûte au-dessus de nous, « je le vois pas grimper ça. »

Devant nous s'élevait un escalier de marbre plaqué en bois de noyer, qui à l'origine, disait-on, reliait la cellule du Christ à la cour de Ponce Pilate. C'était la Scala Santa. Supposant que Jésus l'avait emprunté tandis que le juge délibérait, les pèlerins lui rendaient hommage en le gravissant à genoux. Ainsi, sur chaque marche se trouvaient plusieurs femmes pieuses d'âge mûr, tout de noir vêtues. Elles posaient leurs cabas, se hissaient sur la marche supérieure, joignaient les mains et proféraient leurs prières avec toute la grâce d'un marchand des quatre-saisons brillant à la Porta Portese. Que ce soit dans un but d'auto-humiliation ou de dépassement de soi, les conditions étaient affichées sur un écriteau au pied des marches :

Les indulgences suivantes seront octroyées aux conditions habituelles :

Indulgence plénière : tous les vendredis du carême, et une journée de plus par année selon le choix de chacun. Indulgence partielle : tous les autres jours de l'année, à condition que l'on éprouve un repentir sincère pour ses péchés...

Dans des moments comme celui-ci, je me sentais proche de Maître Philippe : lisant les mêmes règles, me préparant à l'imiter en m'agenouillant... Huit siècles étaient comprimés, comme l'air dans un accordéon, grâce à un rituel commun.

« Tu n'es pas d'accord, Mike ? »

Il était déjà à mi-chemin de l'escalier. C'était une course d'obstacles : Mike contre une mère de famille encombrée de sacs de commissions, partie en même temps que lui (mais chargée du poids de ses courses et de son propre... enfin, disons que ce n'était pas une ballerine). Elle n'avait aucune chance : en quelques secondes, mon ami a atteint le sommet, battant certainement le record de vitesse.

Si Mike faisait de la Formule 1, j'en étais plutôt à la course à l'œuf. À chaque marche, mes genoux souffraient, aussi ai-je décidé de monter tranquillement, trouvant un rythme de croisière. Je flânais. J'éprouvais la plus vive admiration pour ces *signore* à l'air pincé qui se traînaient en grimaçant d'une marche sur l'autre, avec pour seule aide la cacophonie des *Ave Maria* qu'elles laissaient dans leur sillage. Elles méritaient bien leurs indulgences : les marches étaient en effet aussi noueuses que des tablettes de chocolat aux noisettes.

La montgolfière corsetée de noir qui flottait derrière moi ne semblait pas souffrir de pareille affliction. Un petit coup de mon pied, un petit geste de son poignet, un ordre – « *Avanti* » – et elle s'élance, grimpant trois marches d'affilée. Mais alors qu'on la voit déjà battre le record de Mike, elle s'arrête et se tourne vers la femme qui est au même niveau. Elles se font un signe et commencent à bavarder. Je ne crois pas qu'elles récitaient leurs prières.

On était loin de la Scala Santa que le voyageur castillan Pero Tafur avait vue au xv^e siècle, époque où les femmes n'avaient pas le droit d'entrer dans la chapelle parce que « une femme un jour avait proféré de telles paroles qu'elle avait explosé ». C'est en songeant à cela que j'ai décidé de contourner tranquillement mes voisins, sans déranger leurs cabas. Mais il n'a pas fallu longtemps avant que je ne les sente de nouveau derrière moi, haletantes.

On était récompensé en arrivant au sommet. Une fois calmé le fourmillement dans mes jambes, j'ai contemplé à travers une grille un triptyque représentant le Christ sur un trône. Alexandre III le jugeait à ce point sacré qu'il l'avait recouvert de soie. Innocent III alla plus loin en le protégeant d'une plaque d'argent martelé. On l'appelle *acheiropoeton*, « qui n'est pas exécuté de main humaine ». Apparemment, l'artiste était un ange.



– Le problème, a dit Johnny, c'est que pour voir les jardins du Vatican, il faut avoir des relations !

Mike a rejeté d'un geste la règle énoncée sombrement par Johnny.

– Mais nous, on ne connaît personne.

– Il n'y aurait pas un passage secret qu'on pourrait emprunter ? ai-je demandé en me servant dans le plat de lasagnes.

Johnny a secoué sa frange.

J'essayais de me reconforter en songeant que les lasagnes, déjà citées dans le traité d'Apicius au IV^e siècle (sous le nom de *laganae*), étaient par conséquent accessibles à Maître Philippe, quand un poing a heurté la table, avec une telle force qu'Atanas s'est trouvé un instant distrait de sa conférence avec le carrelage.

« Les Éthiopiens ! a beuglé Mike en courant vers le téléphone. On va interviewer les Éthiopiens ! »

Le lendemain, la bouche encore pâteuse après le double espresso du matin, nous attendions sous deux aigles en travertin à la Porta Sant' Anna. Près de nous, un garde suisse tenant sa hallebarde à trois pointes veillait à repousser le *vulgum pecus* indésirable. Les muscles de son visage

étaient aussi impassibles que les aigles, et aucun d'eux n'a bougé quand nous sommes passés auprès de lui pour pénétrer dans la Cité interdite. Dans le *Roman de la Rose*, pour être admis dans le jardin du Plaisir, l'amant doit franchir un pertuis minuscule, allégorie de l'oisiveté. Quant à nous, nous étions escortés par le père Tekle Mekonnen, recteur du séminaire éthiopien, haute silhouette soignée, vêtu d'un costume noir et blanc au pli bien net. Notre guide nous a fait longer la banque du Vatican, traverser une cour aux bâtiments dorés, dont l'herbe fraîchement coupée et le chèvrefeuille parfumaient la croupe de Saint-Pierre, puis il nous a escortés dans le jardin le plus soigné du monde.

L'église Saint-Étienne avait été réquisitionnée en 1481, quarante-deux ans après le concile de Florence, pour héberger les pèlerins éthiopiens, de plus en plus nombreux. Les habitants du cru les assimilaient à des sujets du Prêtre Jean; les pèlerins eux-mêmes, ne parlant pas l'italien et redoutant de perdre l'hospitalité dont ils jouissaient, ne firent rien pour contredire leurs hôtes¹. Des agneaux gambadaient parmi le feuillage sur une façade couleur de pâtisserie, complément pastoral de l'obscurité dépouillée qui régnait à l'intérieur. D'âcres relents de poussière et de moisissure flottaient derrière l'autel de pierre,

1. Je soulevai le problème quelques semaines plus tard, lors d'une discussion avec un spécialiste de civilisation éthiopienne de l'Université hébraïque de Jérusalem. « Quand les Ibos du Nigeria affirmèrent être la tribu égarée d'Éphraïm, répondit le Dr Steven Kaplan, cela ne signifiait pas qu'ils l'étaient. Quant aux Éthiopiens, si le fait de dire d'où ils venaient ne déclenchait aucune réaction, alors qu'au contraire les gens comprenaient quand ils déclaraient: "Nous venons du royaume du Prêtre Jean", cela suffit à expliquer pourquoi ils se présentaient de cette manière. »

ainsi que le long d'une galerie souterraine et caverneuse qui s'ouvrait sur de minuscules cellules aux murs de pierre, autrefois habitées par les pèlerins. Étroites, sans aération, elles suggéraient un mode de vie ascétique, en contradiction avec l'opulence des pelouses. Les noms des pèlerins se pressaient autour de la nef, écrits en rigides caractères bâtons latins, ou en boucles amhariques.

Le père Tekle nous a guidés le long du palais du Gouverneur, puis nous avons gravi la colline parfaitement mancurée en direction du collège.

– Autrefois, les moines mangeaient, dormaient et priaient dans cette église.

– L'atmosphère n'y était-elle pas malsaine? ai-je demandé.

– Si. Beaucoup mouraient de pneumonie peu après leur arrivée. Après la construction du collège, en 1919, ils ont vécu dans un plus grand confort.

Le collège était une fortification de brique grossière, juchée sur des colonnes de pierre, aussi moderne et sophistiquée que l'église Saint-Étienne était archaïque. Mais le plâtre stérile masquait la survivance de traditions telles que la tablette de bois (« tabot ») dans le sanctuaire de la chapelle, réplique de l'Arche d'Alliance.

– Quand vous irez en Éthiopie, nous a annoncé en souriant le père Tekle, ils vous diront qu'ils ont l'Arche. Mais ils ne vous la montreront pas.

– Vous ne croyez pas qu'ils l'aient? a demandé Mike tandis que le prêtre s'installait sur sa chaise de bureau.

– N'oubliez pas que l'Éthiopie est entourée de pays musulmans depuis des siècles. Elle est isolée. Beaucoup d'idées et de croyances s'y sont développées qui ne sont pas acceptées dans le reste du monde. Et d'autres idées se sont répandues à son sujet, comme cette histoire du Prêtre Jean dont vous parlez.

Son bureau d'acajou était agrémenté de toute la panoplie moderne : papier, stylos, classeur à levier. Mais au-dessus de la tête du père Tekle luisait un tableau représentant les têtes rondes et les capes colorées qui m'avaient enchanté dans les chapelles éthiopiennes de Jérusalem.

– Bien que l'Éthiopie soit isolée, beaucoup de ses problèmes sont venus de l'extérieur. Les coptes d'Égypte ont toujours contrôlé l'Église. Parfois ils ne parvenaient pas à se doter d'un évêque, et tout sombrait dans le chaos. Il n'y avait pas d'évêque quand les Italiens ont envahi l'Éthiopie en 1935, et bien sûr ils ont attaqué en se servant du gaz moutarde.

– J'imagine que ça n'a pas arrangé leurs relations avec l'Église catholique, a fait observer Mike.

– Pas tant que cela. Vous savez, ils avaient déjà de mauvaises relations, a répondu le père en haussant les épaules. Quand les musulmans ont envahi l'Éthiopie au XVI^e siècle, le roi du Portugal a envoyé des jésuites. Ils sont arrivés avec une grande armée, mais ils ne venaient pas au secours de l'Éthiopie. Ils venaient pour la transformer : l'alphabet, la culture, tout. Ils ont même converti le roi. Mais le peuple s'est révolté, et depuis ce jour, il voue une haine historique aux catholiques. Quand des missionnaires sont arrivés, plus tard, au XVIII^e siècle, ils ont été pendus.

Les visiteurs occidentaux récents, qu'ils soient évangélistes ou travailleurs humanitaires, étaient à l'origine à la fois d'une aggravation et d'une amélioration des relations séculaires. Nous nous dirigeons, nous a appris le père Tekle, vers un pays gangrené par la guerre, la famine et les malversations du gouvernement – tableau moins optimiste que celui qu'on avait sans doute fait à Maître Philippe.

L'interview terminée, les cerisiers en fleur ont chassé de nos esprits les sombres propos du père.

« Très bien, a dit Mike en frappant sa main gauche de son poing droit, on ne s'en va pas avant d'avoir trouvé l'héliport du pape. »

Après être passés devant un massif de fleurs sculpté aux armoiries papales, nous allions arriver à la pompe à essence apostolique quand un coup de sifflet a déchiré l'air.

« Ça doit être les gardes. »

Mike s'est retourné lentement, faisant soudain face à un arlequin armé d'un talkie-walkie.

– Où allez-vous ?

– Nous sommes... en mission d'architecture, s'est hasardé Mike. Saint-Étienne... pour étudier... le Tabernacle... c'est très important...

– Vous avez vu Saint-Étienne, a répondu l'autre en hochant la tête.

– Ah bon ? Ah. On a dû louper l'ancien système de confinement.

– La sortie est derrière vous, puis à gauche.

– Ah ? Très bien. *Grazie!*



En voyage, l'une des grandes frustrations vient du fait qu'on n'a pas le temps de tout voir. Au cours de notre dernier après-midi à Rome, j'ai proposé de rester quelques jours de plus en Italie. Je voulais aller à Ortona di Mare voir les os de saint Thomas (associé dans l'imaginaire populaire à la légende indienne du Prêtre Jean), me rendre à Palerme, capitale du royaume normand, qui régnait sur l'Italie du Sud à l'époque de Maître Philippe, et pénétrer les archives secrètes du Vatican.

– PP, a répondu Mike tandis qu'un serveur nous apportait des cappuccinos.

– Ce qui veut dire ?

– Pas Possible. On n'a pas toute l'année devant nous. De toute façon, tu trouveras les Normands à Bari, et saint Thomas, il est partout dans le sud-est de la Turquie, pas vrai ? Allez, la Grèce nous attend, FFA.

– FFA ?

– Faut faire avec.

Alors on a FFA vers Bari, dans un train où des braillements nocturnes nous ont réveillés en pleine nuit.

« Mais putain... ? » a lâché Mike qui s'était redressé en se frottant les yeux.

Pas de querelle d'amoureux, cette fois, mais un groupe encore plus bruyant de nonnes, chantant leur rosaire avec la même ferveur que leurs sœurs du Moyen Âge, quand elles suivaient des visionnaires comme Élisabeth de Hongrie, dont les disciples coupèrent les seins qu'ils conservèrent comme reliques. Ce qui, en parlant de dévotion envers les femmes, nous amène à la grande histoire d'amour qui balaya toute la chrétienté à l'époque de Maître Philippe.

En ce temps-là, en effet, une femme avait tous les hommes à ses pieds. Cette femme, en fresque, en mosaïque, ou sculptée en bas-relief, était présente à Constantinople, au Caire et chez le patriarche éthiopien de Jérusalem. Cette femme, nous serions invités à la voir en Haute-Égypte, et sa bannière serait une composante cruciale de notre mission en Éthiopie.

« Voilà pour toi », m'avait dit Johnny la veille en me glissant dans la main une médaille de fer-blanc en forme d'amande.

Il s'agissait d'une image de la Madone portant cette inscription : « Ô Marie, conçue sans péché, prie pour nous tous qui avons besoin de toi. »

« C'est pour que Notre-Dame vous accorde sa protection, à toi et à ta quête », avait-il ajouté en hochant la tête d'un air entendu.

C'était le souvenir idéal. Le culte de Marie, vierge immaculée trois fois bénie (et attendez un peu de voir ce qu'en pensent les coptes!), était à son zénith à l'époque de Maître Philippe. On la représentait sculptée dans les cloîtres des églises romanes, moulée en Madone noire, codée sous forme de rosettes cryptiques. La redécouverte de textes classiques comme *L'Art d'aimer* d'Ovide inspira les nouveaux codes de la chevalerie; et Marie devint la reine du Ciel, célébrée par les chants des troubadours, les pop stars de la chrétienté médiévale. Maître Philippe avait certainement sur lui son propre talisman à l'effigie de la Vierge, source de consolation dans les moments difficiles.

Le chant des nonnes a ensuite été noyé par le ronron réconfortant du train, qui nous entraînait tranquillement vers les Pouilles.

« Qu'est-ce que tu lis? » m'a demandé Mike.

Je lui ai montré mon recueil d'histoires du James Bond du XII^e siècle: Goupil le Renard.

– Renard vient de se déguiser en docteur, et il recommande qu'on arrache la peau à son ennemi juré, Ysengrin le Loup, afin de soigner Noble le Lion. Et toi?

– Robert Fisk, sur la guerre civile au Liban. Il raconte qu'un vieil homme a été décapité par l'ailette d'une roquette Katioucha.

– Bariiiiiiiiiiiiiii!

Nous nous trouvions dans un lieu planté de pins, aux dunes parsemées de bruyères; des épaves humaines cassées en deux, avec des poches sous les yeux, dérivèrent vers le bouge le plus miteux de la ville – repaire de bord de mer aux tasses à café tachées et aux tables

incrustées de raviolis durs comme de la pierre –, le Titty Tuister¹.

Le propriétaire avait fait de grands efforts pour être à la hauteur de ce nom : il portait un marcel à grosses mailles, un pantalon en accordéon, une moustache broussailleuse et ses doigts remuants étaient collés sous ses aisselles. Ses clients avaient tous sans exception un gros nez rouge et une peau marbrée qu'on aurait pu croire prélevée sur un cadavre. L'absence de cheveux sur leurs crânes était compensée par de formidables touffes sur le dos, ou débordant de l'emmanchure de leurs maillots de corps, encadrées de tatouages colorés aux motifs « sauvages » comme des motos ou des serpents. Nous les observions qui discutaient entre eux à grand renfort de gestes étranges. L'un d'eux tenait son pouce entre son index et son majeur, disant (en plaisantant, j'imagine) à son ami : « Va voir ailleurs si j'y suis. » D'autres signes plus ésotériques se sont succédé, poignets et phalanges s'agitant avec vélocité. À quoi faisaient-ils référence ? À la montée du fascisme ? À l'absence de viande blanche au menu ? À la fille en minijupe qui traversait la route sous leur nez ? Le langage gestuel du propriétaire était le plus clair. Il regardait vers le port, l'air renfrogné.

Un bon point. À l'époque de Maître Philippe, Bari était la porte du commerce avec l'Orient. Tapis persans, poteries du Levant, épices indiennes arrivaient dans la capitale des Pouilles. Aujourd'hui, le trafic est presque exclusivement humain, composé d'Albanais, de Kurdes, d'Irakiens. En déambulant sur les quais à la recherche du bureau de

1. Inspiré du « Titty Twister », bar miteux perdu dans le désert dans le film *Une nuit en enfer* (1996) de Robert Rodriguez, qui s'avère un redoutable repaire de vampires. (N.d.T.)

vente de la compagnie maritime Aegean Lines, j'ai vu des familles enveloppées dans des châles fanés, blotties autour de caisses et de cartons pleins à craquer, j'imagine, de tous leurs biens, ou de produits de contrebande qu'on les avait contraints d'emporter avec eux. Des mères lasses berçaient leurs bébés, tandis que des pères contemplaient le port et que des enfants faisaient de la bouillie avec la poussière.

Cette atmosphère lugubre s'est complètement évanouie dans la vieille ville. Une troupe de jeunes garçons en T-shirt moulant, juchés sur des vélomoteurs, recoiffant leurs cheveux gras dans leur rétro, faisaient le tour de la place sarrasine en vrombissant, armée de bruit emplissant tout l'espace de la clameur des moteurs : *vroum vroum vroum-vrouuu vrooooouum*. Quand enfin le fracas a faibli, il a fait place non pas au silence, mais aux INTERPELLATIONS des ménagères, aux HURLEMENTS de vieilles en paletot de laine usé beuglant le prix de leurs tomates, aux radio-cassettes RUGISSANT des chansons d'amour arabes, et aux CRIS STRIDENTS des gamins qui jouaient au football. Cette ville doit être la plus bruyante de toute l'Italie – or, l'Italie n'est pas un pays à l'ambiance feutrée. Les décibels assourdissants de Bari faisaient de Rome une sorte de silence gêné au beau milieu d'une conversation.

Au cœur de cette tourmente se déroulaient quatre mariages. Des hommes d'âge mûr aux moustaches en guidon de vélo sont sortis en se bousculant de la cathédrale San Sabino, débattant sur le sens dans lequel il fallait dérouler le tapis rouge. De féroces belles-mères agitaient leur éventail, battant des bras comme des preneurs de paris, remontant leur voilette. Les invités paradaient sur le tapis rouge : dames en talons aiguilles et étole assortie à leur rouge à lèvres ; messieurs en smoking et lunettes noires tirant sur leur cigare ou hochant pieusement la tête

tout en lorgnant les *bellissime*. À l'extrémité du tapis, trois petits garçons contemplaient les garnitures de velours de la décapotable des mariés, les mains poliment jointes derrière le dos. L'orchestre a repris la mélodie, deux jeunes en vélomoteur ont essayé de faire un *wheeling*, deux garçons ont commencé à se battre à coups de bâton, la foule s'est précipitée sur les marches, et les heureux jeunes mariés ont disparu sous une tempête de confettis.

La cathédrale romane faisait fi d'une telle vitalité. Un chœur de gargouilles grises louchait sur une icône sinistre représentant la Vierge, déprimée par un groupe d'angelots joufflus qui faisaient cercle autour d'elle, telle l'invitée d'une veillée religieuse encadrée par une équipe blafarde. La crypte était plus lugubre encore. Dans une odeur d'encens rance, la demi-lumière opaque formait une aura médiévale autour de coffrets remplis de tibias et fibules de saints, dont Théodore ou Jean le Baptiste. C'est l'amoncellement de telles reliques qui avait fait de Bari la plaque tournante du négoce au XI^e siècle, quand les Normands de Sicile l'avaient érigée au rang de capitale de leur territoire dans le sud de l'Italie continentale. Leur goût pour les ornements architecturaux excentriques se lisait dans les sculptures de la cathédrale. Sur un corbeau, en particulier, apparaissaient non seulement des ours accroupis, mais aussi un nain barbu.

Ce pandémonium ricochait à travers les rues, rebondissant sur les immenses draps qui répandaient un doux parfum de lessive au-dessus de nos têtes. À la hauteur des yeux, les rebords des fenêtres étaient chargés de fleurs, et certains s'étaient même transformés en autels où les croyants exprimaient leur dévotion sous forme de petites bougies de cire. Une camionnette remplie de fruits est passée en grondant sur les pavés, longeant une boutique d'objets religieux. Parmi les croix, rosaires et figurines

saintes, on trouvait des icônes grecques orthodoxes et – surprise! – un panier rempli de chandeliers à sept branches en cuivre.

– Juive? a demandé Mike.

Une dame à la poitrine géante, un foulard sur la tête, a saisi les bougies.

– Toutes religions, a-t-elle murmuré. *Ortodossi, cattolici, giudei, mussulman.*

– *Mussulman?* me suis-je écrié.

Derrière une colonne d'icônes se trouvaient des chapelets musulmans d'un vert citron lumineux et des rosaires chrétiens. Voir ainsi rapprochés ces accessoires d'apparence si semblable m'a rappelé leur héritage commun. C'est pendant les croisades que les Francs ont emprunté aux Sarrasins le chapelet qu'ils ont rapporté en Europe; les musulmans l'avaient eux-mêmes copié sur les bouddhistes.

D'autres acquisitions venues d'Asie ont croisé notre chemin. Artichauts et aubergines – entrées en Europe durant les croisades – exhalaient leur parfum depuis un restaurant dans lequel on voyait le propriétaire tourner la manivelle de sa machine à pâtes, produisant ainsi la base de l'alimentation italienne introduite, fait extraordinaire, par les Arabes au XII^e siècle. Les ruelles tortueuses, pleines d'arcades et de voûtes, qui nous conduisaient sous les motifs fleur de lys de la maison d'Anjou vers la basilique Saint-Nicolas, avaient elles aussi un caractère oriental.

Plus que toute autre relique, c'est la dépouille de ce saint (dérobée en territoire arabe en 1087) qui fit de Bari un lieu de pèlerinage. Enchâssé dans un reliquaire d'argent, il exsude toujours, dit-on, un liquide saint aussi pur que de l'eau de source. Sur la façade de la basilique, des guirlandes de fruits mêlées à de farouches

figures léonines, et une cohorte de pigeons posés sur un sphinx. C'est avec soulagement que les croisés normands avaient planté leur épée dans ce coin, au retour de leur brève expédition de 1174 à Alexandrie, qu'ils avaient fuie toutes voiles dehors à l'approche de l'armée de Saladin.

Le château normand comptait d'autres sculptures excentriques. Bien qu'il y ait déjà eu une forteresse à cet emplacement à l'époque de Maître Philippe, le bâtiment actuel datait seulement du XIII^e siècle. Son prédécesseur avait tout autant souffert de l'impétuosité des habitants de Bari que de celle des Normands, dont la politique reposait sur un fondement unique : la haine de Constantinople. Ce qui était fort regrettable pour Bari, dont la population au XII^e siècle était en majorité grecque. Aujourd'hui encore, la capitale de l'Italie byzantine conserve une aura hellénique que l'on retrouve dans les icônes de Saint-Nicolas, où Marie n'est pas représentée comme une Madone, mais comme une *Panaghia*. La population de Bari se sentait en tout cas suffisamment grecque pour accueillir l'armée byzantine en 1156 et, afin de lui témoigner son soutien, raser le château. Ce qui eut pour effet peu original d'inciter les Normands à infliger le même sort au reste de la ville une fois les envahisseurs repoussés.

Derrière une phalange de briques beiges formant un arceau au-dessus des douves, une harpie grecque menaçait un portail gothique. Des aigles semblaient sortir de piliers qui s'élevaient vers des moulages en plâtre de statues médiévales. Un griffon aux ailes en rosace fondait sur un éléphant aux oreilles battantes, sa trompe se balançant au-dessus des crocs acérés de son assaillant. Cette ménagerie affichait une formidable diversité, parfait symbole de ce royaume patchwork, où Arabes, Grecs,

Latins, Normands et Juifs jouissaient de l'égalité devant la loi, où la moitié de l'armée était maure, la plupart des commandants de marine byzantins, et l'archevêque, anglais. Un éclectisme semblable anime l'épître du Prêtre Jean : des mythes grecs tels que *Le Roman d'Alexandre*, les Actes de Thomas (un texte apocryphe en syriaque), la légende des tribus perdues d'Israël, le mythe nordique du Graal, ainsi que des éléments latins comme l'histoire du patriarche des Indes y sont mélangés comme le riz et le poivron dans les feuilles de vigne d'un *dolma*. La renaissance culturelle du XII^e siècle fit ressortir les traductions en arabe et en grec à Palerme et à Bari, mais elle fournit aussi la légende qui engloutit le pauvre Maître Philippe dans l'oubli.

Après avoir visité le château, nous avons suivi les traces invisibles de Philippe en embarquant sur le *Superfast II* de la compagnie Aegean Lines pour la Grèce.



Deuxième lettre de Maître Philippe à Roger de Salerne

Maître Philippe le Vénitien, par la grâce de Dieu, adresse à son illustre ami Roger le Salernien ses salutations et sa sincère affection.

Beaucoup racontent les terreurs de la mer et, grâce à la clémence du Très-Haut, je puis vous informer de ces choses que je sais dorénavant d'expérience.

Pendant les dix premiers jours du voyage, les vents nous furent doux et favorables. Nous mouillâmes à Bari, où, bien que je ne méritasse point cet honneur, ma ferveur devant le reliquaire de saint Nicolas fut récompensée par l'émission du saint liquide. Je dois vous entretenir, cher Roger, des conditions de vie à

l'intérieur du vaisseau. Chacun d'entre nous se vit allouer une place de six pieds de long sur deux de large, délimitée par un trait à la craie, où nous devions conserver nos malles et matelas. Auprès de moi, dans la cale, se trouvait un négociant, Guglielmo de Palerme, homme pieux et grand voyageur. Celui-ci a en effet visité les cités les plus illustres de ce monde. Imaginez mon bonheur lorsqu'il me décrivit le phare d'Alexandrie, au faite duquel un miroir magique prévient de l'arrivée des ennemis, et le mont Ararat, où se trouve l'arche de Noé, gardée par de féroces dragons. Hélas, notre conversation fut distraite par les nombreux malades qui me mandaient à leur chevet. Ma réserve de sénéçon fut vite épuisée par la nécessité de soigner le scorbut, mais je ne disposais hélas d'aucun remède pour les maux qui nous affligèrent par la suite.

Il y avait un autre voyageur, un chevalier anglais, avec lequel je passai moult heures divertissantes à disputer. Celui-ci entretenait des idées étranges et merveilleuses. Par exemple, il soutenait que Jérusalem n'était point située au centre de la Terre. Ses arguments s'avérèrent impuissants quand Guglielmo raconta l'expérience qu'il avait vue de ses propres yeux à Jérusalem. Un homme avait suspendu un tronc sur le mont du Temple du Seigneur. Au moment du solstice d'été, l'ombre apparaissait juste au-dessous du tronc, de forme circulaire, preuve que Jérusalem est bien au centre de la Terre. Cependant, le chevalier voulait à tout prix marquer sa supériorité, et il fit venir un large public pour narrer ses aventures. Il avait voyagé jusqu'en Inde Supérieure, prétendait-il, où il avait rencontré de forts étranges personnages. Ainsi avait-il vu des gens aux oreilles longues comme

les ânes, des hommes sans tête dont les yeux étaient sur le ventre, et d'autres encore qui se faisaient de l'ombre et se protégeaient de la chaleur en s'allongeant sur le dos pour s'abriter sous leur large pied unique. Or, expliquai-je, de tels peuples ne pouvaient exister, car ils n'avaient point embarqué sur l'arche de Noé.

Ainsi, nous naviguâmes pendant bien des jours, mais par un terrible dimanche, juste après que le prêtre eut administré la sainte Eucharistie, un nuage de ténèbres obscurcit le ciel. Des vents violents malmenaient les vagues rugissantes, et le timonier fut emporté vers la mort. Près de nous voguait une puissante trirème qui transportait des mangonneaux, des arbalètes à tour et toutes sortes de machines nécessaires pour prendre les cités importantes. Sa force, qui était vertu par beau temps, se transforma en malédiction. Nous la vîmes, ballottée par les vagues, venir se briser sur les récifs non loin de la patrie d'Ulysse. Beaucoup d'entre nous, juifs comme chrétiens, tombèrent à genoux devant cette vision, et s'en remirent à la miséricorde du Seigneur.

La tempête fit rage toute la nuit durant. Le navire était rempli d'écume, et la terreur s'empara de nos cœurs. Je me souviens d'une femme, qui tenait un bébé dans ses bras. Ses cheveux et vêtements dégoulinèrent d'eau et elle hurlait en serrant l'enfant contre elle. Je ne pouvais rien pour elle, car le nourrisson était déjà mort noyé. Je vis des hommes se jeter à la mer pour anticiper leur destin. D'autres confectionnèrent des radeaux avec des gréements, espérant améliorer leurs chances de survie. Je vis le chevalier anglais passer par-dessus bord, s'agripper à une planche, puis disparaître, emporté par un torrent.

Quelles heures d'effroi, mon cher Roger ! Les vagues nous surplombaient, montagnes sulfureuses, s'écrasant sur le bateau et arrachant mes compagnons au pont. Je tentai de porter secours aux blessés, mais la tempête était trop violente, et toute ma médecine trempée. Je courais de long en large sur le pont, fixant des yeux le chaudron de la mer, maudit et blafard comme un brouet de sorcière, et dans mon esprit fiévreux, je distinguai des choses que j'ose à peine évoquer. Je vis des arbres en flammes auxquels des pécheurs torturés pendaient par la langue, ainsi qu'une roue de feu que faisaient tourner des anges cornus, tandis qu'un démon arrachait son âme à un pécheur. Puis j'avisai Guglielmo, dont l'esprit, Dieu merci ! travaillait mieux que le mien. Il coupa un cordage qui retenait une grosse barrique de bois, me poussa à l'intérieur, la fit rouler par-dessus bord et se jucha à califourchon par-dessus, transformant ses pieds en rames.

Cher Roger, j'ai passé une semaine en convalescence. Je me trouve dans une petite maison habitée par des Grecs. Ils nous trouvèrent sur le rivage et nous amenèrent chez eux, sans rien nous prendre. Bien au contraire, ils nous nourrissent de viande de chèvre, et pourvoient à nos besoins. Ils m'honorent d'une faveur toute particulière car ils ont découvert la missive dont je suis porteur. Il s'agit de la correspondance de mon maître Alexandre destinée à Manuel, le roi des Grecs. Bien que cette lettre soit en piètre condition, le détail du saint sceau est intact. D'autres missives sont encore en ma possession, ce qui me console de la perte de ma malle. Par-dessus tout compte l'épître au roi des Indes, que j'ai bien l'intention de porter jusqu'en cette contrée reculée,

si Dieu me préserve des plus grands dangers. Je dois me hâter – un garçon attend pour aller rejoindre la présente à un envoi pour Corinthe, et j'espère qu'elle vous trouvera bientôt en bonne santé. Nos hôtes grecs ont préparé des mules pour nous emmener, Guglielmo et moi, jusqu'à la Via Egnatia où, si Dieu le veut, nous retrouverons une caravane à destination de Constantinople. Cher Roger, je vous demande de ne point m'oublier dans vos prières.

LES MYSTIQUES DE BYZANCE

Difficile de se mettre dans la peau d'un voyageur prenant la mer au Moyen Âge quand on fait la traversée à bord d'un ferry grec moderne. Bien sûr, à l'époque, il ne disposait pas d'un transat où s'allonger pour regarder une série policière américaine des années 1970, ni des pâtes trop cuites et des barres chocolatées servies à la cantine, et encore moins des services du bureau de change, où un employé à la mâchoire carrée crachait des drachmes telle une machine à sous en surchauffe. Et toutes ces histoires à propos de la mer Égée? Sans les monstres homériques et les pirates sarrasins, ses eaux turquoise étaient aussi tranquilles qu'une pension de famille tenue par Méduse. Le seul danger, en fait, c'était le bar.

Une boule à facettes tournait au-dessus des chaudrons fumants des tables, conspirant avec l'éclat des verres pour révéler les torsos velus et les ventres protubérants des routiers en état d'ébriété clinique. La bière coulait de leur bouche, formait des flaques sur les tables, puis lançait ses victimes sur la piste dans une débauche de danses de la bedaine et de rock du pelvis. La route du bar passait entre le Charybde des coups de coudes et le Scylla des postérieurs géants.

Quand la bonne humeur s'est évanouie, se réduisant à des bruits que les gens se permettent seulement quand

ils n'ont plus conscience de les émettre, je suis allé prendre l'air sur le pont. Autour de moi, une vaste étendue noire. Quelques heures plus tôt, une nuée rose s'épanouissait au-dessus des maisons en forme de morceaux de sucre et des usines en glaçons, qui apparaissaient entre les falaises couleur pêche du continent. Les îles semblaient nager, tels des bancs de monstres médiévaux, dans une mer bleu cobalt dont la frange écumeuse venait lécher les plages d'or et les promontoires abrupts couverts de broussailles.

À présent, on ne distinguait plus rien. Tout était noir et silencieux. En respirant l'air saturé par l'eau salée qui s'engouffrait sur les plats-bords, j'ai senti que nous étions sur la bonne route. Nous avons pénétré dans les eaux byzantines, l'empire de Manuel Comnène, destinataire de l'épître envoyée par le Prêtre Jean.

Peu à peu, tandis que l'aube aspirait les dernières taches d'encre de la nuit, une île en forme de pointe de flèche est apparue sur la mer. Vergers et collines contemplaient une cité médiévale dominée par des bastions et ridée de créneaux. Catamarans et petits bateaux de pêche nous ont chassés vers l'entrée de l'arsenal, où des hydroptères se détachaient en direction du port de Mandraki. Les accros à la bronzette se sont précipités vers la passerelle, l'odeur de leur lotion aussi puissante que les avant-bras massifs des ventres-à-bière, chacun essayant de dépasser l'autre en jouant des coudes, des sacs à dos et des appareils photo, pour s'écraser contre la masse des hôteliers racoleurs qui s'étaient jetés sur nous – hommes corpulents en costume, jeunes gens aux yeux cernés, dames aux cils charbonneux. Tous promettaient des vacances paradisiaques, du soleil, du sable, alcool et sexe à gogo. Un type sombre au physique de lézard qui s'appelait Michael-

lis, lui, ne promettait rien de tout ça. Il proposait une petite chambre, un patio, et nous a montré une planche avec une photo des toilettes, de la buanderie et de son potager. C'était l'offre la moins chère, aussi sommes-nous montés dans sa voiture.

Du temps de Maître Philippe, Rhodes constituait une étape sur la route de l'Empire byzantin, et un centre de recherche théologique. C'est au début du XIV^e siècle que l'île entra dans sa période faste grâce à l'ordre de Malte. L'Ordre souverain militaire hospitalier de Saint-Jean-de-Jérusalem, de Rhodes et de Malte naquit en 1070 à Jérusalem, lors de la fondation d'un hôpital. Il devint l'institut le plus important de ce genre dans l'Orient chrétien, soignant aussi bien les musulmans, les juifs que les chrétiens, qui dormaient sur des matelas de plume et étaient nourris de viande fraîche. Dans les premières décennies du XII^e siècle, les Hospitaliers, comme on les appelait, formaient l'organisation la plus philanthrope du royaume d'Outremer. Ils habillaient les pauvres, prenaient soin des orphelins et construisaient des hôpitaux de campagne pour soigner les soldats blessés. Hélas, en approchant de la moitié du siècle, la chasuble fut remplacée par le haubert : c'est fort bien de prier, mais on ne tue pas les Sarrasins en s'agenouillant sur un banc. Les Hospitaliers rejoignirent leurs collègues templiers parmi les principales forces croisées ; ils acquirent des terres, prirent des châteaux, levèrent la dîme, et constituèrent bientôt le plus prospère des ordres militaires, gagnant un siège à la Haute Cour de Jérusalem et se comportant généralement en « barbares latins », ce qui révoltait la chroniqueuse byzantine Anne Comnène : « En même temps, il communie par le corps et par le sang du Christ, et son regard meurtrier fait de lui "un homme sanguinaire". » Ils poursuivaient certes leur travail dans

les hôpitaux, mais cette activité était devenue si secondaire qu'après la paix de Venise, le pape Alexandre III prévint leur grand maître qu'il ne fallait pas oublier « d'aider les pauvres ». Imposant de plus en plus leur propre loi, les Hospitaliers se querellèrent avec les Templiers et refusèrent de s'acquitter de leurs impôts auprès de l'Église, ce qui provoqua une telle discorde que Saladin en profita pour reprendre une grande partie de la Terre sainte en 1187.

Après cette défaite, les Hospitaliers conservèrent quelques places fortes, comme le Krak des Chevaliers et leur palais de Saint-Jean-d'Acre. Mais en 1291, les mamelouks les boutèrent hors du Levant pour de bon. Ils traînèrent dans toute la Méditerranée à la recherche d'une terre où s'installer et, après un passage à Chypre, prirent Rhodes à une bande de flibustiers génois. À la même époque, les Templiers furent brûlés sur le bûcher après avoir été accusés d'homosexualité et de vénérer des têtes de chat, aussi devint-il crucial pour les Hospitaliers de prouver qu'ils étaient de bons catholiques. Cela nécessitait de bâtir les fortifications les plus viriles possible (ainsi que quelques églises), de combattre les Turcs tout proches, et même de se renseigner sur les faits et gestes du Prêtre Jean. Au bout d'un peu plus de deux siècles passés à Rhodes, les Hospitaliers furent emportés par les armées de Soliman le Magnifique. En 1522, face à deux cent cinquante mille Turcs bien entraînés, quelques centaines de chevaliers et un troupeau de chèvres ne pouvaient faire le poids. Les Turcs les laissèrent partir dans la dignité, et ils s'établirent à Malte. Leur heure de gloire était passée.

À Acre, quelques mois plus tôt, j'avais vu cette prospérité étalée sur les couloirs voûtés du palais du grand maître. À présent, les armoiries chevaleresques gravées sur

les épaisses murailles couleur miel de la Rhodes médiévale ranimaient l'architecture puissante des Hospitaliers, pleine de la force du christianisme conquérant. Il y avait un contraste saisissant entre les remparts solides et les petits hommes en marcel à grosses mailles du quai, titubant sous le poids des dorades et des mulets. Cette image captait bien la distance historique entre les Hospitaliers et les habitants de Rhodes.

« Pourquoi êtes-vous à Rhodes ? » nous a demandé Michaelis.

Il regardait à travers son pare-brise-iconostase, étincelant de crucifix et de christes en plastique, comme s'il avait du mal à voir où s'arrêtait la route et où commençaient les murs de la vieille ville.

– On est en route pour l'Éthiopie, a répondu Mike.

– Vous êtes fous ? C'est à un million de kilomètres d'ici !

– Oui, mais on est venus pour les chevaliers de Saint-Jean, ai-je ajouté.

Long grognement d'amertume.

– Comme tout le monde, a grommelé Michaelis en scrutant son rétroviseur comme s'il avait peur d'y découvrir un chevalier égaré. Les gens viennent, et ils n'ont que ça à la bouche.

– Vous devez être contents qu'ils aient foutu le camp, a repris Mike.

– Foutu le camp ? Non, vous vous trompez. Les chevaliers sont toujours là. Nous avons des visiteurs : ce sont des chevaliers de Saint-Jean. Ils arrivent et ils déclarent : « Nous sommes les arrière-arrière-petits-enfants des chevaliers. »

– D'où viennent-ils ?

– De Belgique.

Les chevaliers modernes se situaient plus dans la tradition des origines que dans celle de l'ordre militaire

ultérieur. Ils apportaient leur soutien à un hôpital ophtalmologique à Jérusalem, à des handicapés à Lourdes, et au service des ambulances de Saint-Jean.

Bien qu'ils aient renoncé au glaive (et à Rhodes par la même occasion), nous avons rencontré un ordre de chevaliers actifs sur l'île, que nous avons baptisés les chevaliers de la Pinte. Ils portaient des tuniques jaunes assorties, se terminant par des créneaux au niveau du genou. Une bouteille de bière à la main, ils tenaient leur cour à la terrasse du Charlie's Café, établissement belgo-flamand, où ils poussaient des cris de guerre tels que : « Amène-toi donc si t'es si fort que ça ! » Et dans l'esprit des chevaliers d'autrefois, ils offraient leur protection aux demoiselles susceptibles d'attraper des coups de soleil. Qui a dit que la chevalerie était morte ?

Préférant au diesel les odeurs animales et la graisse d'essieu familières à Maître Philippe, Rhodes était la plus grande cité médiévale habitée de toute la Méditerranée. Des garçons tiraient des charrettes à bras remplies d'icônes bon marché dans la rue des Chevaliers, tandis qu'un caricaturiste s'installait sous un platane flanquant la mosquée de Soliman aux murs rose pastel. La vieille ville est le théâtre d'un débat élaboré entre les vestiges de pierres médiévaux et les babioles industrielles comme les colosses miniatures, les ouvrages illustrés sur les classiques de l'érotisme, sans oublier les tatoueurs, faiseurs de piercings et autres praticiens des arts anciens de la Grèce. D'un côté de la rue, un restaurant de poisson vibrait au son d'un morceau classique de bouzouki ; en face, une boutique de vêtements à prix réduits résonnait du gazouillis d'une poupée Barbie chantante.

Nous avons passé l'après-midi au château des Chevaliers. À l'intérieur, deux tours circulaires musclées, et des employées de vestiaire mollassonnes qui se pomponnaient dans des niches de pierre voûtées. Poèmes et traités philosophiques jaunissaient entre des esquisses du Colosse et des tessons de poterie démontrant la présence d'une vie avant les Hospitaliers; des moines du XII^e siècle ornés de croix se fanaient sur les murs. La collection éclectique retrace toute l'histoire de Rhodes, mais c'est le bâtiment lui-même – énorme, fier, gravé des écussons des chefs croisés – qui fait la plus forte impression. Pourtant, une plaque sur le devant du château indique que d'autres vents ont soufflé par ici. Elle est en effet dédiée à Victor-Emmanuel III, le roi fantoche installé par Mussolini, l'« *Imperatore di Etiopia* ». Quand les Italiens prirent le contrôle de Rhodes en 1912, le château était dans un état précaire. Par la suite, les fascistes le rénoverent pour en faire la résidence d'été de Mussolini. Entre les Chemises noires de l'Italie colonialiste et les chevaliers de Saint-Jean de Jérusalem, le Duce devait certainement tracer un parallèle.

Comme Michaelis.

Un tapis roulant de constructions médiévales – coupoles, clochers, minarets (et dans les jardins des maisons blanchies à la chaux, des Caddie en morceaux) – nous a ramenés jusque chez notre Hôtelier Omniscient et son marcel viril. Son épouse maniait le rouleau à pâtisserie dans un nuage de farine, de beurre, de fromage, et sa mère jacassait, immobile comme un fourneau. Si l'on s'approchait de trop près, on était un instant aveuglé par les oignons. Voilà le monde méditerranéen, où la cuisine est la citadelle des femmes.

Des cigales chantaient dans l'herbe, et un hibiscus se penchait sur notre table. Plus près encore, nous dissuadant de toute comparaison édénique, les aisselles de Michaelis.

– Vous aimez le château des Chevaliers ? a-t-il demandé en plongeant les doigts dans une assiette d’olives noires. Vous trouvez ça bien, les chevaliers ?

– Eh bien... ai-je commencé.

– Tout le monde trouve ça bien, les chevaliers, a poursuivi Michaelis en recrachant un noyau.

– Ça signifie que c’est pas son cas, a grogné Mike.

Le cendrier que Michaelis tenait dans sa main droite est devenu « les chevaliers », une bouteille de Pilsner, « les Arabes », et ainsi de suite. Voilà comment a débuté

L’histoire des chevaliers à Rhodes
par Michaelis de Rhodes

Les Arabes/Pilsner cognent contre les chevaliers/cendrier.

– Les chevaliers perdent contre les Arabes.

Les chevaliers/cendrier se retrouvent dans la corbeille à serviettes en papier/Chypre.

– Ils partent pour Chypre. Mais Chypre n’en veut pas.

Les chevaliers/cendrier sont enlevés de la corbeille/Chypre.

– Ils cherchent refuge près de la Terre sainte.

Un plat de viande d’agneau à la byzantine, saupoudrée de marjolaine et rôtie à la broche, gronde en arrivant sur la table.

Les chevaliers/cendrier hésitent à s’y poser.

– Où iront-ils ?

Rhodes sera le plateau de backgammon.

– Les chevaliers, ils construisent des châteaux et des remparts, et Rhodes devient la ville la mieux protégée au monde.

Le plateau de backgammon devient certainement le mieux protégé au monde, entouré d’une salière, d’une assiette de feta et d’une corbeille de pain au goût de mastic.

– Mais au XVI^e siècle, les Turcs lancent l’attaque.

Ce qu'ils font au moyen de cure-dents, de pions de backgammon, et, pendant un instant, de ma fourchette.

– Et les Turcs l'emportent.

Les chevaliers/cendrier sont chassés du plateau de backgammon ; c'est alors que commence leur fuite ignominieuse vers Malte/l'assiette d'olives.

– Et les chevaliers n'ont plus de pouvoir.

Les chevaliers/cendrier atterrissent près de Malte/l'assiette d'olives, et le narrateur enfouit sa tête de chien battu entre ses mains.

Au fil des semaines nous allions nous habituer à voir cette expression se peindre sur les traits des Méditerranéens : pour ces hommes, semblait-il, l'histoire des mille dernières années était fraîche et acide comme le jus d'un citron à peine cueilli.

– Les chevaliers ont-ils été bons pour Rhodes? ai-je demandé au moment où la femme de Michaelis arrivait avec un plateau pour remporter tous ses accessoires.

– Bons? (Ses yeux marron se sont écarquillés d'indignation.) Quand les catholiques et les orthodoxes se retrouvent ensemble, il y a toujours des problèmes. Vous vous rappelez 1204? Les catholiques ont détruit Constantinople, alors après, c'était facile pour les Turcs de conquérir la ville. Ces catholiques, c'est comme les chevaliers de Saint-Jean: des fascistes. Comme Mussolini!

– Et les Turcs? a fait Mike.

Michaelis a étudié avec attention les oignons du plat.

– Je vais vous raconter une histoire. Mon grand-père vivait en Turquie. Ah! enfin, ce qu'ils appellent maintenant la Turquie. Mais huit siècles plus tôt, il n'y avait pas de Turcs. C'est à cause des guerres – les croisades, la conquête de Constantinople, la guerre des mondes – que nous avons perdu ces terres au profit des Turcs. Les

Grecs de Turquie sont revenus en Grèce, et les Turcs de Grèce sont retournés en Turquie. Mon grand-père a quitté la Turquie, les Turcs les taillaient en pièces avec leurs épées. Il y avait des navires américains et britanniques, et qu'est-ce qu'ils ont fait? Rien!

– Très bien, a coupé Mike, mais votre grand-père a survécu?

– Ah! Les Turcs voulaient sa peau. Mais les gens de Rhodes sont arrivés avec leurs bateaux. Ils ont sauvé tous les Grecs et les ont emmenés. On n'a jamais reçu l'aide des Alliés, que des Grecs. Pourquoi les Occidentaux soutiennent toujours les Turcs? Ils sont mauvais, ils veulent conquérir toute l'Europe.

Une soirée de diatribe politique se profilait à l'horizon, et je ne doute pas que Michaelis serait resté à pérorer ainsi jusqu'aux premières heures du jour si sa femme n'était pas intervenue. Elle nous a donné des petits gâteaux aux noisettes (sûrement guère différents des « délicats biscuits » auxquels Guillaume de Rubrouck avait goûté au XIII^e siècle à Constantinople) et s'est mise à hurler sur son mari.

– Bon, je vous laisse. Vous partez demain?

– Ouais, a répondu Mike.

– Où allez-vous?

– En Turquie.



Michaelis nous avait fait de la Turquie un portrait terrifiant. Pourtant, lorsque l'aéroglesseur nous a déposés sur le rivage anatolien, nous avons eu l'impression qu'il se passait quelque chose. D'immenses charmes et aulnes formaient un berceau autour de notre car, et nous avons été engloutis dans un monde de femmes vêtues de guimpes

noires et d'hommes aux casquettes pointant comme celles des golfeurs de P.G. Wodehouse¹. Au lieu des cuirasses des Seldjoukides, nous sommes tombés sur des Turcs en veste de tweed, qui, plutôt que de cimenter, étaient armés de pipes en terre. Le paysage était moins rocailleux, d'une fertilité plus ostensible qu'en Grèce : un hoquet dans notre progression vers les stéréotypes orientaux. Mais notre plus grand choc a été leur civilité excessive, souvent pesante. Le douanier qui a tapoté nos sacs à dos en nous souhaitant « bon séjour dans mon pays » ; le vin Sarap Bir Bardek servi au son de Chopin dans le château des Hospitaliers à Bodrum ; cet homme à Selçuk, qui a essayé de nous vendre un thé, puis des tapis, et enfin de nous refiler une chambre dans l'hôtel de son oncle, et que Mike a envoyé paître avec son autorité la plus délicate (frappant sa main de son poing en déclarant : « On veut pas de ton thé, on veut pas de tes tapis, et on veut certainement pas de ton hôtel ! »), et qui non seulement nous a souhaité « bon séjour dans mon pays », mais nous a proposé de nous montrer le chemin de l'hôtel où nous avions l'intention de nous rendre ! Enfin le directeur de cet hôtel, qui nous a fait asseoir sur des coussins en poils de chameau, nous a joué une douce musique soufie, et nous a gavés de *dolmas* à la viande – tous ces gens appartenaient à une espèce différente de celle du bréviaire gothique de Michaelis.

Peut-être faudrait-il pousser plus à l'est pour rencontrer des rivières de sang. Après tout, si en Terre sainte les gens reviennent du royaume des morts, en Anatolie ils

1. Auteur anglo-américain, « père » de l'humour anglais qui dans ses nouvelles a gentiment caricaturé ses contemporains, en particulier dans *Le Doyen du club-house*, qui se passe au sein d'un golf. (N.d.T.)

ne meurent pas du tout. Au pied des remparts couleur grimoire du château ottoman de Selçuk, des plaques de marbre pointaient parmi les touffes d'herbe et les décombres d'une nef. Les chapiteaux cubiques et les tas ondulants de briques rouges permettaient d'imaginer ce qu'avait été la basilique cruciforme aux six dômes construite au VI^e siècle par l'empereur Justinien au-dessus de la prétendue tombe de saint Jean. « Prétendue » non parce qu'on doutait du lieu où il avait été enterré, mais parce qu'on n'était pas certain qu'il soit mort !

Saint Jean s'était rendu en Anatolie peu après la première Pentecôte. Il avait fondé l'Église d'Orient, composé son Évangile, et inspiré une série de tentatives de meurtre à l'empereur païen Domitien. D'abord, ce dernier lui avait offert à boire. Le breuvage était empoisonné, mais comme la coupe s'était changée en serpent qui s'était enfui en rampant, Domitien avait décidé de faire fi des formalités et de plonger tout simplement saint Jean dans un chaudron d'huile bouillante. Face à ce traitement, l'Évangéliste avait fait preuve d'une frustrante résistance, aussi l'empereur obstiné l'avait-il exilé sur l'île de Patmos. Ce qui ne s'avéra guère productif, car c'est là que saint Jean écrivit son chef-d'œuvre, le livre de l'Apocalypse, avant de revenir finir sa vie à Selçuk.

Toutefois, après avoir défié la mort par deux fois et rédigé le texte le plus mystérieux du Nouveau Testament, il inspira la rumeur évangélique selon laquelle « ce disciple ne mourrait point » (Jean 21, 23) ; on ne savait donc pas exactement s'il avait vraiment disparu. Il était – d'après ce que décrétèrent les spécialistes qui exercent le monopole sur ce genre de folklore – digne de rejoindre Élie et Hénoc dans les rangs des Humains Immortels (auxquels s'ajouteraient plus tard Finn Mac Cool, le Juif errant, Barberousse, Elvis Presley et Bobby Ewing de *Dallas*). Les

désaccords sur le fait qu'il était bien l'auteur des textes qu'on lui attribuait et le « bien-aimé » du Christ ne portèrent pas à conséquence : Jean devint une sorte d'Elvis byzantin, destiné à errer à travers le monde, à être aperçu par des illuminés, et enjolivé par de petits plaisantins. Mais, se demandaient ses fans les plus curieux, où était-il donc ?

Son Graceland à lui, c'était Selçuk. Il n'existe toutefois qu'une seule image du saint, une fresque pâle, peinte à même un rude pan de roche enfermé à double tour dans un abri en bois. Je me dirigeais vers la tombe quand ma quête solennelle a été interrompue par une austère voix de baryton grondant à travers les vestiges de la nef :

« Je veux que tu y arrives toute seule. »

Mike s'était fait une copine. Une copine d'un certain âge, à en juger par son allure. Une copine tortue pas toute jeune, d'un point de vue biologique. Elle essayait de grimper en haut d'une rampe métallique. Mais chaque fois qu'elle approchait du but, la rampe oscillait et renvoyait l'animal à la case départ. Et chaque fois, la tortue se remettait debout sur ses pattes et recommençait : ramper-grimper-vaciller-dégringoler. Ce manège aurait pu continuer indéfiniment si Mike n'avait joué le rôle du *deus ex machina*. Il a soulevé l'infortuné reptile par la carapace pour le déposer au sommet de la rampe. Habituee de toute évidence à la manifestation en ces lieux de l'intervention divine, elle n'a pas bronché : en grinçant, d'un pas nonchalant, elle s'est mise à ramper vers la tombe.

La sépulture du saint qui ne repose pas en terre, dit-on, se compose d'une large plaque de marbre carrée, flanquée de quatre colonnes de serpentine. Des motifs géométriques se mêlent aux mosaïques toutes proches. D'après la légende, quand on ouvrit le tombeau, on n'y trouva que de la poussière. En l'absence du corps, cette

poudre acquit des propriétés magiques et les estropiés de la chrétienté se rendirent à la tombe dans l'espoir d'une guérison. Au XIV^e siècle, le chevalier anglais Jean de Mandeville, visiteur toujours à l'affût des phénomènes extraordinaires et qui ne souffrait d'aucun handicap, écrivit :

Et dans la tombe de saint Jean ne se trouve que la Manne, ainsi qu'on appelle la chair d'ange ; car son corps fut transporté au paradis... Ainsi comprendrez-vous que saint Jean laissa édifier ce tombeau de son vivant, puis s'y coucha en hâte ; voilà pourquoi certains disent qu'il ne trépassa point, mais qu'il y gît et ce jusqu'au jour du Jugement dernier. Et ma foi, c'est une vraie merveille ; car les hommes peuvent voir de leurs propres yeux la terre de la sépulture bouger et s'agiter, comme si quelque chose vivait dessous.

Mike était à présent couché sur la tombe, essayant de voir à travers les deux grilles obstruant les trous profonds qui s'enfonçaient dans le sol.

– Tu entends quelque chose ? lui ai-je demandé.

– Rien.

– Mmmmh. D'après Jourdain de Séverac, on devrait percevoir le bruit d'un homme qui ronfle.

– Eh ben non.

– Et la poussière sacrée ?

– Je vois rien.

– D'après l'abbé Daniel cette fois – un Russe du XII^e siècle –, elle ne s'élève que le jour de l'anniversaire de saint Jean. Ce qui signifie qu'il faudrait attendre jusqu'après Noël.

Mike s'est levé, a secoué la poussière de son short – une catégorie ordinaire –, et a remis son panama sur sa tête.

« Peut-être que ça pourrait... mais ça ne le fera pas. »

On n'a jamais retrouvé le corps de saint Jean. Toutes sortes de théories ont cherché à expliquer ce qu'il était devenu. On lui attribuait même deux épîtres du Nouveau Testament. L'auteur se nomme lui-même « Jean le Presbytre ». Les termes « presbytre » et « prêtre » sont interchangeable. Où était donc Jean le Divin, immortel jusqu'au retour du Sauveur? Était-il devenu le dirigeant omnipotent d'une terre lointaine? L'Arioste, le poète italien, l'a situé sur une montagne des terres du Prêtre Jean. Jean de Hildesheim, l'auteur du XIV^e siècle de l'*Histoire des trois rois*, émet l'hypothèse que le Prêtre Jean fut ainsi nommé à cause du saint, « le plus spécialement choisi et aimé du Dieu tout-puissant ». L'Apocalypse de saint Jean mêle des images du paradis à des créatures de l'enfer comme Gog et Magog; au royaume du Prêtre Jean se mélangent des images du paradis et des créatures de l'enfer, comme Gog et Magog. Dans l'imaginaire médiéval, l'auteur de l'Apocalypse et le prêtre-roi de cette *terra incognita* étaient indissociables.



Quelques photos. En car jusqu'à Yalova, à travers des crêtes densément boisées. Un cône de délicieuse glace fondante *doldurma*, dégusté au beau milieu d'une troupe d'enfants excités qui crient lorsqu'ils se découvrent sur l'écran numérique du Milex de Mike, et insistent pour nous donner la main. (Considérant que nous sommes « dans la contrée proche de Nicée », où Anne Comnène rapporte que les chrétiens d'Occident « démembraient des enfants, en embrochaient d'autres sur des pieux en bois pour les faire rôtir sur le feu », je les ai trouvés fort courageux.) Un ferry pour traverser la mer de Marmara. D'un côté, les montagnes d'Europe, se précipitant vers la Bulgarie.

De l'autre, l'Asie, glissant doucement vers la plaine troyenne – via les constructions de brique et de pierre des terres récemment urbanisées. Conversation au sujet des mérites de Galatasaray et de Manchester United avec un vieux *hodja* vêtu de la première djellaba que je voyais depuis Jérusalem. Devant nous s'élevait Istanbul, porte-plume noir sur une table de verre. Lentement, les détails sont venus colorer la silhouette : minarets en forme de stylo, tours triangulaires du palais de Topkapi, coupoles de Sainte-Sophie, drapeaux des consulats étrangers, immeubles de bureaux, hôtels en forme de tour, cheminées, voitures, vendeurs de sandwiches, et puis les gens. Une sirène comme un cri d'éléphant, la lutte pour arriver à la passerelle, l'odeur de poisson crevé et de diesel, la voix grêle des mouettes, un petit homme vêtu d'un costume jaune bien propre qui dit : « Bienvenue à Istanbul. »

Quand en 1147 Eudes de Deuil arriva avec le roi de France Louis VII à « Constantinople, gloire des Grecs, riche de renom et plus riche encore de possessions », il resta pétrifié. Il fut émerveillé par l'immense église Sainte-Sophie et le palais des Blachernes de l'empereur byzantin Manuel Comnène, dont « l'intérieur surpasse tout ce que je pourrais en dire ». Puis il céda à la jalousie : « Constantinople est arrogante dans sa richesse, traîtresse dans ses pratiques, corrompue dans sa foi, et de même qu'elle redoute la terre entière en raison de sa fortune, la terre entière craint ses tromperies sans foi ni loi. »

Au XII^e siècle, l'entente ne régnait guère entre Constantinople et l'Occident chrétien. Eudes accusa Manuel Comnène de ne pas avoir fourni aux croisés les provisions adéquates et d'avoir conspiré avec les Turcs, rejetant sur lui l'échec de la deuxième croisade (un fiasco organisé peu après l'émergence du Prêtre Jean en Occident, qui

s'arrêta du côté de Damas, quand ses chefs eurent épuisé leurs réserves d'eau). L'attitude d'Eudes suit parfaitement la règle non écrite des récriminations mutuelles : « Ça ne peut pas être ma faute, c'est donc la tienne. »

Exemple typique de ce mépris réciproque, le mariage raté en 1160 de Manuel Comnène avec Mélisande de Tripoli. Cette union était ardemment souhaitée par son frère, le comte Raymond, qui prépara pour elle un fabuleux trousseau de bracelets, de colliers, de diadèmes d'or en attendant la confirmation. Ils patientèrent un an. Puis envoyèrent un chevalier à Constantinople. Le comte ne fut guère heureux d'apprendre que l'œil de Manuel s'était arrêté ailleurs. Il était dans une colère telle qu'il engagea une bande de brigands pour mettre à sac Constantinople. « De toutes parts, écrit le chroniqueur des croisades Guillaume de Tyr, ils pillèrent, brûlèrent, massacrèrent. » Cela n'aida guère Mélisande. Elle se cloîtra et devint une icône internationale des cœurs brisés.

Si les deux pôles de la chrétienté avaient davantage coopéré, l'Empire byzantin aurait peut-être survécu plus longtemps.

– T'avais pas dit qu'il y avait des lions et des ours ? s'est plaint Mike en déambulant sur l'Hippodrome.

– Ben oui, ai-je répondu en haussant les épaules. C'est ce que raconte Benjamin de Tudèle.

De petits cireurs de chaussures et vendeurs de snacks encerclaient les obélisques vérolés en une parodie au ralenti des courses de chevaux byzantines. Les dizaines de milliers de supporters encourageant leur attelage préféré avaient laissé la place aux femmes en hidjab, qui échangeaient des commérages sous les châtaigniers, et aux étudiants en blouson de cuir et minijupe, le portable vissé à l'oreille.

Ils n'étaient sûrement pas grecs.

En effet, sur treize millions de Stambouliotes, les Grecs ne représentent que 0,02 %. Certains furent expulsés lors de la prise de Constantinople par le sultan Mehmet en 1453, l'islamisation subséquente de la ville, et la réduction des chrétiens au statut inférieur de *dhimmis*¹. Beaucoup d'autres furent exilés quand l'Empire ottoman éclata durant la Première Guerre mondiale. Istanbul fut brièvement arrachée aux Turcs, avant d'être reprise par les armées de Mustafa Kemal Atatürk, ce qui conduisit au transfert d'un million et demi de Grecs, dont le grand-père de Michaelis. Quant à ceux qui n'avaient toujours pas compris que les Turcs ne voulaient pas cohabiter, la nuit du 6 septembre 1955 fut pour eux un avertissement brutal : une foule déchaînée de plusieurs milliers de personnes ravagea les propriétés des Grecs d'Istanbul, brûlant des prêtres et violant les femmes. Les Grecs d'Istanbul étaient au bord de l'extinction.

Ce qui est devenu très clair quand nous avons traversé les fils de fer barbelés et les détecteurs de métaux qui protégeaient le patriarcat grec orthodoxe, aussi clair que les lustres aux pampilles grosses comme des prunes qui surplombaient les figures comiques, souriantes ou grimaçantes, sur les accoudoirs des bancs recouverts de velours dans l'église Saint-Georges. Les prêtres aux barbes rabougries, sur la pelouse, étaient moins expressifs. Tournant en rond, ils se sont égaillés et nous ont chassés vers Panyotos, un laïc précieux en costume rayé.

1. Dans le Dar al-Islam, les *dhimmis* étaient des minorités religieuses qui étaient protégées par la loi, mais ne pouvaient accéder à certains privilèges comme celui de pratiquer leur culte en public, et qui étaient soumises au *jizya* (capitation) et au *kharaj* (taxe sur les biens). Un système équivalent existait dans le royaume croisé où les musulmans devaient payer la dîme.

– Vous avez une question à me poser ?

Ses mains papillonnaient devant son visage, comme si elles se prenaient pour des colombes.

– Je préférerais m’adresser à un métropolitain, a répondu Mike.

– C’est impossible ! s’est exclamé Panyotos avec un grand sourire, son corps tremblant sous une rhapsodie de gestes superflus. Ils sont très occupés !

– Ah bon ? Mais... et celui-là ? a renchéri Mike, avisant un Merlin en robe noire qui se hâtait vers son bureau.

– C’est le métropolitain d’Éphèse.

– Et il est occupé ?

– Très occupé.

Mike a ôté ses énormes lunettes de mouche, contemplant d’un regard soupçonneux l’endroit où le métropolitain avait disparu.

– Mais... Combien y a-t-il de fidèles dans la paroisse d’Éphèse ?

– Aucun.

Panyotos n’était pas certain de vouloir demeurer à Istanbul. Sa femme était enceinte et il hésitait à élever son enfant dans cette ville où les infrastructures destinées aux Grecs – en particulier les écoles – étaient si peu développées.

« Il n’y a pas beaucoup de Grecs à Istanbul ! »

Il a soupiré, tandis que ses mains s’affairaient autour d’une pile de documents vertigineuse dans un bureau bien équipé, qui ronronnait, bipait, sonnait de la mélodie des téléphones, fax et télévision en circuit fermé.

« Les jeunes, ils disent : “La Grèce est une vraie démocratie, le drachme est fort ! L’Europe est notre famille.” Vous comprenez ? »

Bien sûr. Mais qu’en était-il des autres chrétiens ? N’étaient-ils pas tous unis ?

– J'en suis l'exemple même ! a pépié Panyotos. Ma mère est une catholique polonaise, mon père est grec, sa mère est une orthodoxe bulgare, mariée à un Arménien, et sa grand-mère était une musulmane kurde. Vous comprenez ? Je rassemble les différentes fois d'Istanbul. Par exemple, aujourd'hui, mon grand-père célèbre une fête.

– Une fête ?

– Oui ! La fête de saint Antoine de Padoue.

– Ah ?

– Oui ! Mon grand-père est catholique. Vous comprenez ?

– Et vous, vous ne célébrez pas cette fête ?

– Je suis orthodoxe ! Nous avons toujours été différents des catholiques.

Il semblait étrange que, réduites à un si petit nombre de fidèles, les différentes fois chrétiennes ne s'unissent pas comme elles le faisaient dans le sang de Panyotos. Se balançant sur sa chaise au-dessous d'un tableau au cadre doré représentant l'arrivée triomphale du Christ à Jérusalem, l'évêque catholique se plaignait des accusations des Grecs, de la non-communication avec les « autres », et de l'absence de langue commune.

« Constantinople est une ville importante, a-t-il dit en soutenant ses lèvres de ses doigts, même s'il n'y a plus de chrétiens, car c'est la première cité de l'empire chrétien. »

Toutefois, comme à l'époque de Maître Philippe, la population chrétienne était toujours soutenue par les commerçants italiens. Dans le quartier de la place Taksim, où les églises se cachent derrière des portes métalliques pour ne pas offenser les « sensibilités musulmanes », et où le seul commerçant italien est un ancien hippie vendant des pastels dans la rue, devant l'église Sainte-Marie-

Draperis, nous avons réussi à rencontrer des chrétiens « locaux ». Et pas seulement de la variété byzantine.

« Nous sommes du Nigeria », a déclaré Desmond, leur chef, après qu'ils eurent chanté un hymne dans une salle paroissiale en sous-sol. « Nous sommes ici en transit. C'est le moyen le plus facile de gagner l'Europe. »

Le prêtre qui s'occupait d'eux nous a dit à voix basse qu'ils étaient entrés clandestinement à Istanbul.

« Ils n'ont pas les papiers qu'il faut, alors ils auront du mal à partir d'ici. »

Malgré son col d'ecclésiastique, ce curé était quelque peu ambivalent vis-à-vis des chrétiens. Il aimait les soufis, car ils lui rappelaient le roi David (« ils aiment danser »), et niait toute difficulté liée à la foi chrétienne. La bombe qui avait explosé dans son église au Noël précédent, insistait-il, « était petite, et elle n'a pas fait de grands dégâts ». Ce qui en revanche lui causait du souci, c'était « les musulmans qui veulent devenir chrétiens. Je les arrête tout de suite. J'essaie de leur montrer que c'est impossible. Car nous ne sommes pas autorisés à convertir, et si le gouvernement pensait que nous essayons de le faire, nous aurions de gros problèmes ».

La situation avait beaucoup changé depuis l'époque de Manuel Comnène, qui avait levé l'anathème prononcé contre Mahomet dans le but de faciliter la conversion chez les musulmans et de renforcer le christianisme en terre seldjoukide.

Fra Fidelio, qui à son tour nous a introduits auprès d'un groupe d'immigrants dans la cathédrale catholique, n'était guère plus optimiste.

– Ce sont des réfugiés. D'Irak, a-t-il précisé en haussant les épaules.

– J'ai jamais vu un groupe d'écoliers se conduire aussi bien, a ajouté Mike.